

Mesurer l'ombre de l'esclavage

Pour « Le Miroir d'Œdipe », qui tente de saisir la place des esclaves dans la Grèce antique, Paulin Ismard en appelle à Edouard Glissant ou Gérard Genette

« Le Miroir d'Œdipe. Penser l'esclavage », entretien avec Paulin Ismard et Olivier Pascal-Moussellard, samedi 7 octobre à 18 h 30, préfecture

NICOLAS WEILL

Historien de la cité grecque, Paulin Ismard, professeur à Aix-Marseille Université et désormais codirecteur, avec Patrick Boucheron, de la collection « L'univers historique » au Seuil, n'a jamais hésité à étendre sa réflexion sur la « situation esclavagiste » dans la Grèce antique à d'autres périodes. Ainsi l'un de ses premiers ouvrages était-il consacré aux esclaves qui, à Athènes, se retrouvaient chargés des affaires de l'Etat (*La Démocratie contre les experts. Les esclaves publics en Grèce ancienne*, Seuil, 2015). Mais il a aussi dirigé, plus récemment, une somme qui traverse les époques et les continents, *Les Mondes de l'esclavage* (Seuil, 2021).

Mêlant réflexions philosophiques ou littéraires, psychanalyse et philologie, cet universitaire qui ne se laisse jamais enfermer dans sa discipline publiée, avec *Le Miroir d'Œdipe*, une enquête érudite plus personnelle, où l'esclavage antique est décrit comme un « fait social total », sans lequel il devient impossible de penser la politique ni la civilisation grecques. Sous l'inspiration des études postcoloniales qu'il connaît à fond grâce à ses nombreux séjours outre-Atlantique, à l'université de Princeton (New Jersey) notamment, il reprend les idées du grand sociologue d'origine jamaïcaine Orlando Patterson, l'inventeur du concept de « mort sociale » (quand la société considère un de ses membres comme inexistant), en cherchant à les pousser plus avant. Pour lui, les modalités de la présence-absence de l'esclave doivent s'envisager au prisme de la figure du survivant ou du zombi, comme celle d'un « vivant qui a le statut de mort ».

« L'essentiel était de montrer que l'esclavage est partout présent mais là où on ne l'attend pas, dit-il au "Monde des livres" afin d'expliquer la genèse de ce nouvel essai. J'ai une insatisfaction très réelle

par rapport à la façon dont on présente ce que serait la pensée de l'esclavage dans l'Antiquité. On se contente de quelques textes – toujours les mêmes – où quelques auteurs, d'Aristote à Augustin, en parlent explicitement. » Ainsi, à propos d'Aristote et de sa *Politique*, pas question d'évoquer la trop fameuse formule : « Si les navettes tissaient toutes seules, si le plectre jouait tout seul de la cithare, les entrepreneurs se passeraient d'ouvriers, et les maîtres, d'esclaves. » Pour lui, Aristote, bien loin de considérer la servitude de façon purement instrumentale, voit dans l'esclave le prolongement organique du corps du maître, au point de susciter chez ce dernier l'angoisse d'une fusion.

Paulin Ismard préfère partir de l'évidence de l'esclavage dans l'imaginaire de la Grèce antique, où jamais ne se fit entendre aucun discours abolitionniste. Une évidence qui s'accompagne d'un silence rarement troublé, sinon allusivement, à la mesure du peu de parole ou de traces qu'ont laissés les esclaves eux-mêmes. D'où l'idée de pratiquer ce qu'il nomme une « anthropologie de l'implicite » est-elle venue à l'historien ? « Un texte d'Edouard Glissant [1928-2011] sur William Faulkner a fonctionné comme un déclic, confie-t-il. L'écrivain martiniquais repère dans la phrase faulknerienne, dans la façon qu'elle a de tourner autour d'une vérité qui ne peut jamais être dite explicitement, une forme de discours particulier lié à la dimension esclavagiste, sans qu'elle soit nommée. »

Une autre source d'inspiration de l'ouvrage a été puisée dans la méthode de l'« entre-lecture », une notion forgée par le critique Gérard Genette (1930-2018) qui consiste à mettre en écho deux textes séparés par le temps, afin de repérer des invariants, en l'occurrence dans les représentations de l'esclavage. Ainsi Ismard trace-t-il des parallèles entre le « théâtre documentaire », théorisé et pratiqué au XX^e siècle par les metteurs en scène allemands Erwin Piscator, Bertolt Brecht ou Peter Weiss (la dramaturgie devant non seulement refléter mais modifier des rapports sociaux marqués par

« J'ai une insatisfaction très réelle par rapport à la façon dont on présente ce que serait la pensée de l'esclavage dans l'Antiquité »



Une esclave lapithe, fragment du fronton occidental du temple de Zeus, à Olympie, en Grèce (V^e siècle av. J.-C.).
LEEMAGE VIA AFP

EXTRAIT

« La monstruosité de l'institution esclavagiste tient en ce qu'elle subvertit la frontière ordinaire entre la vie et la mort. (...) La toute-puissance du maître persiste bien souvent par-delà la mort de l'esclave, le maître étant reconnu comme légitime propriétaire de son cadavre, ce qu'atteste par exemple le trafic illégal dont les corps des esclaves défunts purent faire l'objet aux Etats-Unis (...), au service du développement de la recherche médicale. Et comment l'envisager du point de vue des esclaves eux-mêmes ? (...) La terreur [sur les navires de traite] naissait aussi de l'impossibilité pour les esclaves de vivre cette mort, c'est-à-dire de lui donner des normes socialisées à travers des pratiques funéraires, comme si leur expérience relevait de "la mort nue". »

LE MIROIR D'ŒDIPE,
PAGES 134-135

l'exploitation capitaliste), et le spectacle joué par les esclaves d'Enna en Sicile, au cours d'une des premières révoltes connues dans le monde gréco-romain, en 135 av. J.-C. Il lie également le *Phédon* de Platon, où la mort de Socrate s'accomplirait comme un rituel d'affranchissement, avec *Les Aventures de Gordon Pym*, d'Edgar Poe (1838). Dans un cas, un esclave libère Socrate en lui portant la

ciguë. Chez Poe, dont l'œuvre est habitée par la traite négrière transatlantique (XVI^e-XIX^e siècle), prolifèrent les morts-vivants.

Audacieux, ce choix de cheminer entre des contextes aussi divers ne risque-t-il pas de donner l'impression d'un certain confusionnisme ? Paulin Ismard s'en défend, soulignant notamment sa « rupture avec un discours qui estime que la question de la race se

pose dans l'esclavage antique. Dans l'Antiquité, l'esclavage n'est pas racialisé, contrairement à l'esclavage atlantique ». Si l'on ne saurait donc plaquer les catégories de ce dernier sur l'univers de la Grèce, tous deux ont en commun d'avoir été recouverts d'un voile d'ignorance ou de refoulement. Ce beau livre contribue à le lever en pointant ce qui unit les périodes, sans jamais les confondre. ■

Tasmania, le nouveau roman de Paolo Giordano

« Le grand livre de l'intranquillité contemporaine »
Le Monde



« Le nouveau bijou de la star italienne ! »
Le Point

« Un roman bouleversant sur l'humanité »
Lire - Le magazine littéraire

Sélectionné pour
le prix Femina étranger 2023 et
le prix André Malraux 2023

L'Autre par excellence



COMMENT PENSER UN PHÉNOMÈNE COMME L'ESCLAVAGE, dont les victimes n'ont presque jamais pu faire entendre leur voix dans les textes ? Tel est le défi relevé, dans *Le Miroir d'Œdipe*, par Paulin Ismard, qui tend à la démocratie athénienne le miroir, trop souvent recouvert, de la servitude qui la hante, afin de montrer à quel point elle en constitue un fondement.

Car, dans cet ouvrage précis et ambitieux, l'historien montre comment le citoyen d'Athènes

doit se comprendre d'abord comme un « maître ». De même – autre legs durable de la Grèce classique, avec la démocratie –, la philosophie ne se conçoit-elle pas sans la « maîtrise » (de l'âme sur le corps, par exemple) ni la distance vis-à-vis du monde obtenue grâce au travail servile. Paulin Ismard se refuse à faire porter l'ombre de l'esclavage sur l'ensemble de la discipline philosophique jusqu'à aujourd'hui. Mais, sur la période, l'impensé qu'il découvre chez Platon comme Aristote est saisissant.

Il propose également une « étimologie » (l'étude des causes) de l'esclavage ne se limitant ni à la problématique de l'exploita-

tion de la misère, ni à celle de la captivité de peuples vaincus. Dans l'imaginaire antique qu'il explore, l'esclavage peut surgir d'une angoisse sexuelle (la peur du viol des femmes athéniennes par des populations étrangères installées sur le territoire, les Pélasges) ou du brouillage des limites entre la mort et la vie, où git ce survivant privé d'identité qu'est l'esclave, devenu la figure par excellence de l'altérité. ■ N. W.

LE MIROIR D'ŒDIPE.
PENSER L'ESCLAVAGE,
de Paulin Ismard,
Seuil, « L'univers historique »,
226 p., 23 €, numérique 17 €.

Histoire, sociologie, écologie, philosophie... Un tour d'horizon des essais à paraître cet automne

La rentrée des idées : crises et savoirs

FLORENT GEORGESCO

Par son ambition de dessiner un tableau des chocs telluriques qui secouent notre temps, un livre comme le collectif *Un monde en crises*, dirigé par Alain Dieckhoff, Adrien Estève, Eberhard Kienle et Carola Klöck (Sciences Po Les Presses), peut sembler donner le ton des essais de la rentrée.

Il faut pourtant se prémunir contre une illusion d'optique. Parmi les 1476 titres de la catégorie « essais et documents » à paraître d'août à octobre, selon le magazine professionnel *Livres Hebdo*, beaucoup, comme lui, explorent les failles contemporaines, de la guerre en Ukraine au dérèglement climatique, des révolutions de l'intime post-#metoo aux bouleversements du monde numérique. Mais beaucoup d'autres semblent garder leurs distances, pour le moins, avec l'actualité, et creuser le sillon des savoirs fondamentaux en sciences humaines.

Ainsi *L'Ère du toxique. Essai sur le nouveau malaise dans la civilisation*, de la psychanalyste Clotilde Leguil (PUF), côtoiera-t-il sur les tables des librairies *La Mémoire des gens de la terre. Chroniques de la France des campagnes, 1789-1914*, de l'historien Jean-Marc Moriceau (Tallandier), et *Toufah. La femme qui inspira un #metoo africain*, de Toufah Jallow, avec Kim Pittaway (Des femmes-Antoinette Fouque), le collectif *Beauté(s)*, dirigé par François-Marie Deyrolle, Camille Saint-Jacques et Eric Suchère (L'Atelier contemporain).

Et si l'un des événements annoncés est la parution des *Structures fondamentales des sociétés humaines* (La Découverte), où le sociologue Bernard Lahire s'efforce de refonder l'ensemble des sciences sociales, *La Clinique de la dignité*, de la philosophe Cynthia Fleury (Seuil), enquête sur le traitement réservé aux vies supposées « indignes », devrait également faire parler de lui. Comment penser le présent sans forger des concepts, des problématiques et des théories neuves, capables de nous arracher au ronronnement des opinions ? D'ailleurs, comment agir sur le présent, sans le penser ? La question hantait déjà Jean Jaurès (1859-1914), dont paraîtra en novembre le quinzième et

Echos écolos

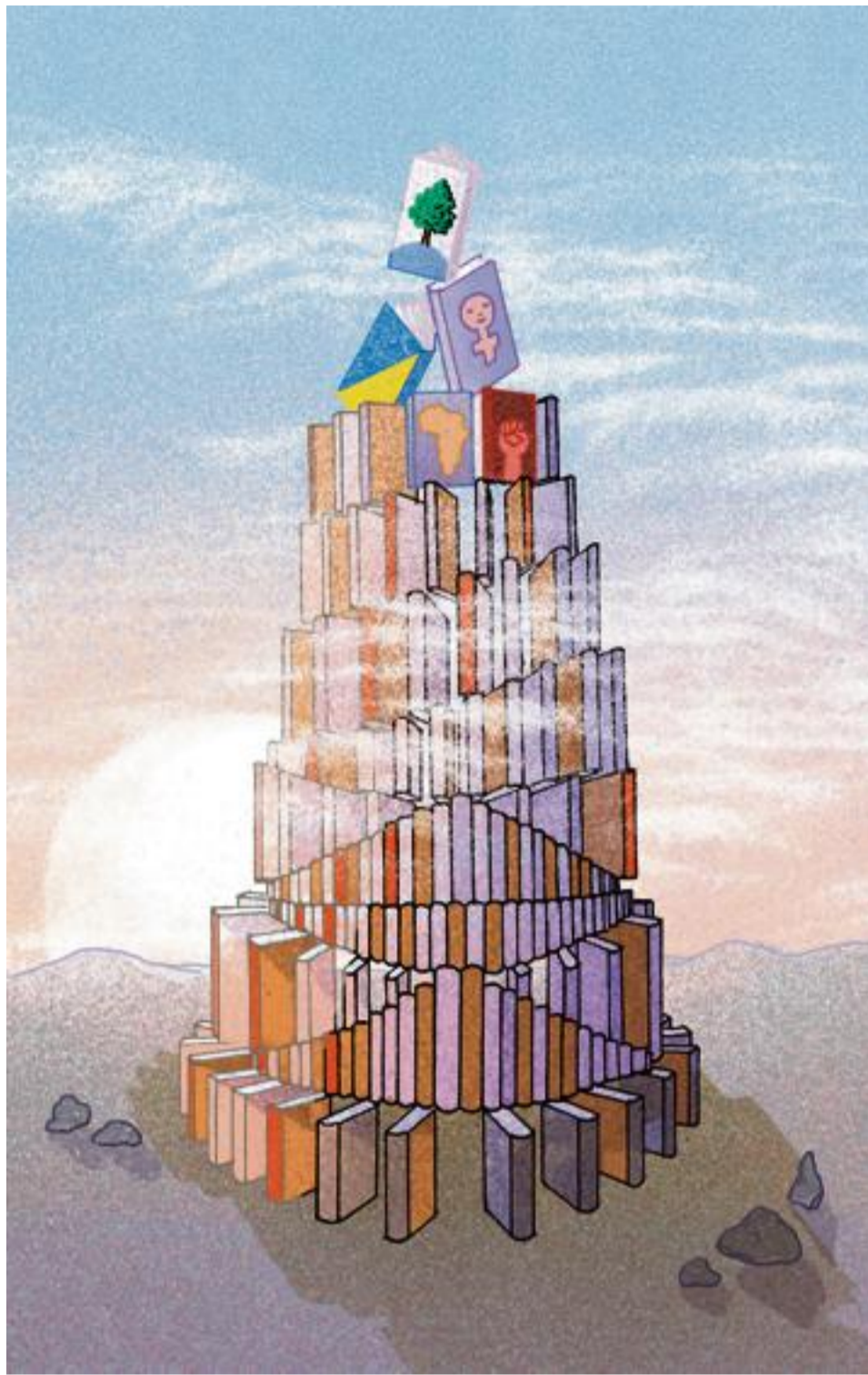
Les lecteurs se pressent aux tables « écologie » des librairies et ils sont rarement déçus, tant les ressources abondent pour penser les relations tumultueuses de l'humanité à la nature. Une dynamique que cette rentrée ne dément pas. Elle accroît même la variété des approches, une richesse dont quelques titres peuvent donner une première idée. Immersion dans un écosystème, avec *Invasives, ou l'épreuve d'une réserve naturelle*, de Céline Curiol (Actes Sud). Histoire, avec *Terre-mer. Une histoire environnementale du détroit de Béring*, de Bastheba Demuth (Payot). Animaux : *Tout un monde dans une coquille. Histoires d'escargots au temps des extinctions*, de Thom van Dooren (Les Empêcheurs de penser en rond), *Sur le chemin des oiseaux*, d'Elise Rousseau (Grasset). Végétaux : *La Nouvelle Forêt. Penser sa gestion contre l'anthropocène*, de Daniel Perron et Gilles Van Peteghem (L'Aube), *Le Triomphe du végétal*, d'Andrée Corvol (Le Pomnier). Politique : *Le Temps des chenilles*, de Patrick Viveret (Les Liens qui libèrent). Ou encore philosophie, avec un retour sur une figure trop oubliée, *Jean Bastaire l'écologiste. Hommage à un pionnier*, sous la direction de François Euvé et Fabien Revol (Salvator).

dernier tome des *Œuvres, Guerre à la guerre!*, édité par Marion Fontaine et Christophe Prochasson (Fayard).

Auteurs attendus

Le double mouvement entre les savoirs et leurs applications se retrouve, tour à tour ou à l'intérieur de chaque livre, chez les auteurs les plus attendus de la rentrée. On peut citer le déjà très fameux *Journal Goldman*, de l'historien Ivan Jablonka (Seuil), *Figures libres. Sur les traces de l'esprit européen*, du philosophe Heinz Wismann (Albin Michel), *Prophète en son pays*, du politologue Gilles Kepel (L'Observatoire), *Pour les faits*, de la philosophe et journaliste Géraldine Muhlmann (Les Belles Lettres), ou *Le Verbe libre ou le silence*, de la romancière et essayiste Fatou Diome (Albin Michel).

L'art de nouer le savoir et l'intime



ÉLODIE BOUEDEC

est également au programme du nouveau livre de Laure Murat, sur une lecture qui a bouleversé son rapport aux siens, *Proust, roman familial* (Robert Laffont), comme des deux livres que publiera l'archéologue Jean Guillaume, *Un désir d'histoire. L'enfance d'un archéologue* (Odile Jacob), et un recueil d'entretiens avec Laurence Turet et Georges Chaluleau, *L'Aube des moissonneurs* (Verdier).

Quelques autres grands noms de la connaissance historique sont annoncés, tels Alain Corbin (*Fragilitas*, Plon), Claude Gauvard (*Passionnement Moyen Âge. Plaidoyer pour le petit peuple*, Tallandier), Emmanuel de Waresquiel, avec une biographie de Jeanne du Barry (Tallandier), Nicolas Werth, qui publie une édition enrichie d'un de ses premiers livres, *Le Communisme au village. La vie quotidienne des paysans russes de la Révolution à la collectivisation, 1917-1939* (Les Belles Lettres), ou Bernard Cottret (1951-2020), dont paraît le posthume *L'Europe des Lumières* (avec Monique Cottret, Perrin).

Dans une production historique comme toujours abondante, il faudra être particulièrement attentif aux livres publiés à l'occasion du 50^e anniversaire du coup d'Etat du 11 septembre 1973 au Chili, notamment *Septembre rouge*, d'Olivier Besancenot et Michael Löwy (Textuel), *Salvador Allende*, d'Olivier Compagnon (Flammarion), *Chambre 406. L'affaire Pablo Neruda*, de Laurie Fachaux-Cygan (L'Atelier), et *Survivre à la survie*, de Veronica Estay Stange (Calmann-Lévy).

Pour autant, c'est – comme toujours, là encore – la diversité des sujets abordés par les historiens qui frappe quand on dépouille les programmes éditoriaux. Diversité des époques traitées, du *Miroir d'Édipe. Penser l'esclavage*, du spécialiste de l'Antiquité grecque Paulin Ismar (Seuil), ou de *L'Empire mérovingien. V^e-VIII^e siècle*, du médiéviste Bruno Dumézil (Passés composés), à *L'Autre Occupation. L'Italie fasciste en France, 1940-1943*, de Diane Grillère

Comment penser le présent sans forger des concepts, des problématiques et des théories neuves, capables de nous arracher au ronronnement des opinions ? D'ailleurs, comment agir sur le présent, sans le penser ?

(Nouveau Monde). Diversité des aires géographiques et des angles : *Le Bounty. Histoire d'une mutinerie* (Anacharsis), du spécialiste de la Polynésie Greg Denning (1931-2008), *Le Provocateur. L'histoire secrète des émeutes antijuives de Constantine (août 1934)*, de Joshua Cole (Payot), *Aux portes de la nation. Une histoire par le bas de la frontière franco-allemande (1870-1914)*, de Benoît Vaillot (CNRS Éditions), *Haymarket. Récit des origines du 1^{er} mai*, de Martin Cennetvitz (Lux), ou *Voir l'invisible. Histoire visuelle du mouvement merveilleux-scientifique (1909-1930)*, de Fleur Hopkins-Loféron (Champ Vallon).

Diversité des formes, également. Si les biographies, classiquement, occuperont une place de choix – citons le premier tome de *De Gaulle, une vie*, de Jean-Luc Barré (Grasset), et *Ceausescu*, de Traian Sandu (Perrin) –, la vogue plus récente des gros collectifs ambitionnant de renouveler un champ sera confirmée par la publication de *Colonisations. Notre histoire*, dirigé par Pierre Singaravélou (Seuil), d'*Une histoire globale des révolutions*, dirigé par Ludvine Bantigny, Quentin De Luermoz, Boris Gobille, Laurent Jeanpierre et Eugénia Palieraki (La Découverte), du *Dictionnaire critique de l'Eglise*, dirigé par Frédéric Gabriel, Dominique Iogna-Prat et Alain Rauwel (PUF), et d'*Histoire juive de la France*, dirigé par Sylvie Anne Goldberg (Albin Michel).

A l'assaut du contemporain

Quant aux philosophes, on peut compter sur eux pour organiser, et pousser à ses extrémités, le choc entre les crises du présent et les questions qui taraudent l'humanité depuis ses origines. En apporteront une illustration aussi bien *Superfaibles. Penser au XXI^e siècle*, de Laurent de Sutter (Climats), que *Comment naissent les valeurs*, d'Hans Joas (Calmann-Lévy), *L'Esprit matériel*, de Max Kistler (Eliott), que *La Vie heureuse*, d'Emanuele Dattilo (Rivages). C'est aussi, à n'en pas douter, ce que traquera Benoît

Questions de mémoire

Traces du passé dans les sociétés et politiques mémorielles font l'objet de débats toujours plus vifs, que plusieurs auteurs devraient nous aider à débrouiller. La sociologue Sarah Gensburger, en les traitant à la racine dans *Qui pose les questions mémorielles ? Une approche sociologique* (CNRS Éditions), ou en analysant le problème récurrent des déboulonnages dans le collectif qu'elle a dirigé avec Jenny Wüstenberg, *Dé-commémoration. Quand le monde déboulonne des statues et renomme des rues* (Fayard). L'historien Stéphane Audoin-Rouzeau, en se demandant : *La Grande Guerre peut-elle mourir ?* (Odile Jacob). La professeure Magali Jacquemin, en l'abordant sous l'angle pédagogique dans *Des élèves à la conquête du passé* (Libertalia). Seront aussi abordés les réécritures polonaises de l'histoire – *Science du passé, politique du présent. La politique historique en Pologne*, de Valentin Behr (Le Croquant) –, les monuments disparus – *Fantômes de pierre*, de Frédéric Manfrin et Chloé Perrot (Bibliothèque nationale de France) –, ou encore les réjouissances guerrières en temps de paix – *Après la bataille. Le tourisme de guerre, de Waterloo à Verdun*, de Gilles Malandain (Vendémiaire).

Chantre dans la somme biographique et intellectuelle qu'il consacra à René Girard (Grasset).

Les auteurs qui partent à l'assaut du contemporain relèvent néanmoins des disciplines les plus variées, et leurs perspectives le sont tout autant. La pensée féministe et l'approfondissement de la brèche ouverte par #metoo occupent, bien sûr, une place importante, dont témoignent *Un si gros ventre. Expériences vécues du corps enceint*, de Camille Froidevaux-Metterie (Stock), *Ces hommes parmi nous. Soigner les auteurs de violences sexuelles*, de Gabrielle Arena, Caroline Legendre et Gaëlle Saint-Jalmes (Le Détour), *Théories féministes voyageuses*, de Mara Montanaro (Divergences), ou *Cent objets racontés. Une histoire des femmes*, d'Annabelle Hirsch (Les Arènes).

Mais il sera aussi question de l'Iran, avec *Femme ! Vie ! Liberté !*, de Chowra Makaremi (La Découverte), des villes, avec *L'Urbanisme demain*, d'Olivier Marin (Apogée), du métavers et des intelligences artificielles, avec *La Vie spectrale*, d'Eric Sadin (Grasset), de *L'Universalisme en débat(s)*, sous la direction de Stéphane Dufoix et Alain Polcar (Le Bord de l'eau), des inégalités, avec *L'Avenir confisqué*, de Nicolas Duvoux (PUF), ou de l'influence des écrivains sur le monde social, avec *La Littérature embarquée*, de Justine Huppe (Amsterdam).

Il faut cependant toujours se souvenir, malgré la prégnance des travaux savants, souvent venus du monde universitaire, que l'essai peut être une forme libre, mêlée, vagabonde, épousant la singularité d'un regard, d'un propos. Finissons ce tour d'horizon forcément partiel avec quelques-uns de ces livres inclassables, sans lesquels il deviendrait tristement lacunaire, en citant *Commence par raconter* (Premier Parallèle), de Meg Remy, leader du groupe de pop expérimentale U.S. Girls, ou les conversations du chanteur Nick Cave avec Sean O'Hagan, *Foi, espérance et carnage* (La Table ronde).

Mais aussi *Toutes les intelligences du monde* (Seuil), de l'artiste et écrivain britannique James Bridle, qui, par son ambition d'ouverture maximale, de découverte d'univers plus nombreux que prévu au sein de celui que nous avons sous les yeux, résume sans doute, sinon toute cette rentrée, du moins une bonne partie de ce qui la rend excitante. ■

Eclairer la guerre d'Ukraine

Un an et demi après le début de l'agression russe contre l'Ukraine, les éditeurs de sciences humaines continuent à offrir un large choix de livres propres à en éclairer les soubassements et les perspectives. Ainsi Gallimard ne publiera-t-il pas moins de trois livres importants, *La Guerre russo-ukrainienne. Le retour de l'histoire*, de l'historien Serhii Plokhy, *La Route pour la servitude. Russie, Europe, Amérique*, de son confrère Timothy Snyder, et *Un endroit inconfortable*, fruit d'une enquête menée en Ukraine par l'écrivain Jonathan Littell et le photographe Antoine d'Agata. Autres enquêtes, l'une et l'autre au Cerf : celle menée par Adrien Nonjon, *Azov, histoire d'un régiment ultranationaliste ukrainien*, et celle de Yuri Felshtinsky et Vladimir Popov, *De la Terre rouge à l'Etat terroriste. Les services secrets russes à la conquête du monde*. L'homme d'affaires russe en exil Mikhaïl Khodorkovski fera paraître *L'Ennemi à nos portes* (avec Martin Sixsmith, L'Observatoire), et Vera Politkovskaïa, fille de la journaliste Anna Politkovskaïa, assassinée en 2006, *Une mère* (avec Sara Giudice, Fayard). L'écrivaine ukrainienne Sofia Andrukovich racontera l'expérience concrète de la guerre dans *Tout ce qui est humain* (Bayard), tandis qu'Olga et Sasha Kurovska réuniront en volume les épisodes du *Journal d'Olga et Sasha* (avec Elisa Mignot, Actes Sud), publié dans « M Le magazine du Monde » depuis mars 2022.

HISTOIRE

Le Grec et l'esclave

Le spécialiste de l'Antiquité Paulin Ismard signe un ouvrage novateur sur la place silencieuse de l'esclave à Athènes

Par **JULIE CLARINI**

LE MIROIR D'ŒDIPÉ. PENSER L'ESCLAVAGE, de Paulin Ismard, Seuil, 224 p., 23 euros.

Nous sommes des fils de la radieuse Athènes, celle des statues immaculées et du verbe clair. Lorsque l'on nous rappelle que la cité de l'aube éternelle fut une société esclavagiste, nous encaissons cette assertion comme une évidence, vite refoulée. La postérité a choisi son camp. Et puis comment faire une place à la violence esclavagiste dans nos imaginaires quand les textes antiques eux-mêmes sont muets à son

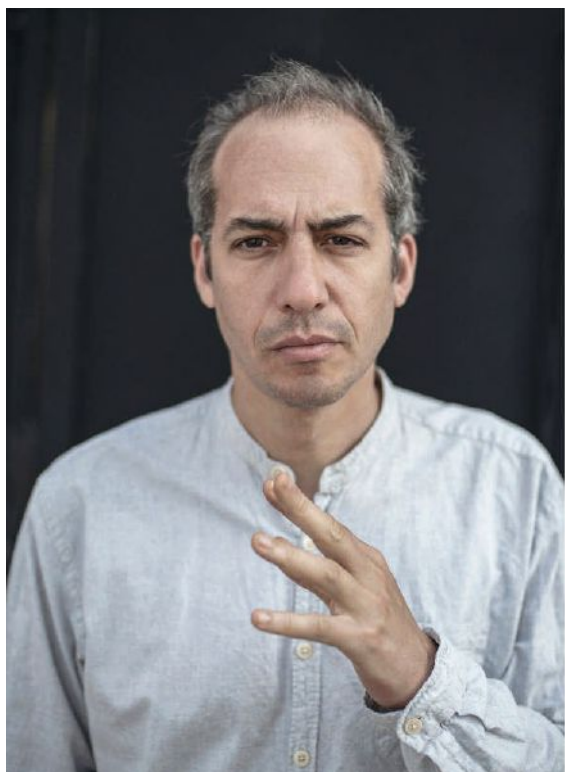
sujet ? C'est là d'ailleurs tout le mystère : les inventeurs de la démocratie, théoriciens peu modestes, ne se sont jamais fendus d'un discours pour légitimer le registre de domination qui préside à leur organisation sociale. Ils n'invoquent ni les dieux ni une prétendue infériorité de nature – rien qui puisse justifier la supériorité des uns sur les autres. Les esclaves se taisent et la violence dont ils sont victimes n'est pas dite.

C'est sur ce silence étrange et amer, à la fois obstacle et symptôme, que l'historien Paulin Ismard enquête. Tel un psychanalyste de papyrus, il traque l'implicite dans les tragédies, les recueils de légendes ou de rêves ; il cherche là où le discours dérape, là où « ça » s'échappe et donc se révèle. Il lui faut convoquer pour y parvenir les armes de l'anthropologie – dans la grande tradition des Vernant et des Vidal-Naquet –, celles du comparatisme (qu'il a fourbies en codirigeant l'énorme ouvrage sur « les Mondes de l'esclavage ») et celles offertes par la littérature écrite en situation esclavagiste, les œuvres notamment d'Edgar Poe et de William Faulkner. Et si des zombies surgissent dans ses pages, c'est bien parce qu'à Athènes comme sur l'île de Saint-Domingue au XVIII^e siècle – première occurrence du mot « zombie » dans la littérature coloniale –, les esclaves sont ces êtres liminaires qui ne sont ni vivants ni morts, mais des vivants « *soumis à un état de mort prolongé* ». Césaire dira plus tard de l'esclavage qu'il est « *une mort plus affreuse que la mort, où dérivent les vivants* ». C'est ainsi qu'à chaque chapitre, avec détermination, l'historien parvient à nous faire sentir ces présences-absences, à construire ce lieu dont il souhaiterait que « *l'acoustique permette de faire entendre l'empreinte de leur voix* ». Pour les percevoir, ces voix, il faut nous défaire de nos vieux réflexes. Ne plus contempler le maître et l'esclave à travers la dialectique hégélienne ou le théâtre de Marivaux. Il n'y a pas de couple, pas de complémentarité dans la scénographie imaginaire athénienne. L'esclave est un instrument, un « organe » (*organon*) de son maître, et comme tout organe, il est à la fois interne et détachable, dehors et dedans, là encore dans l'indéterminé.

A cette aune, on peut aussi reprendre « Œdipe roi » de Sophocle, dont la lecture est devenue si complexe après Freud. Tragédie du parricide et de l'inceste, la pièce est scandée par les révélations. Œdipe n'est pas celui qu'il croit. Et s'il était né esclave ? Passée sous silence dans les lectures psychanalytiques, cette hantise est pourtant formulée par Œdipe. Toutes les sociétés esclavagistes connaissent la peur du sang mêlé, rappelle Ismard, Athènes ne fait pas exception. Œdipe est ainsi l'homme de la double malédiction : roi ou esclave, roi et esclave ? Aucun statut n'est enviable pour un Grec puisque les deux supposent l'arrachement au monde des égaux. Faut-il ajouter que le berger qui a recueilli Œdipe est le seul, avec le dieu Apollon et son devin Tirésias, à savoir la terrible vérité sur la naissance de l'homme qui a tué son père et couché avec sa mère ? Les esclaves qui se tiennent sur le bord comme des êtres frontières ne sont pas des autres comme les autres. Là est la trace du refoulement. ■

BIO EXPRESS

Professeur à l'université d'Aix-Marseille, **PAULIN ISMARD** travaille sur l'histoire politique et sociale du monde grec antique. Il est notamment l'auteur de « *l'Événement Socrate* » (Flammarion, 2013) et « *la Démocratie contre les experts. Les esclaves publics en Grèce ancienne* » (Seuil, 2015). Il a codirigé, avec Benedetta Rossi et Cécile Vidal, une somme sur l'histoire de l'esclavage de la préhistoire à nos jours, « *les Mondes de l'esclavage* » (Seuil, 2021).





legrandcontinent.eu 21 livres à lire en septembre

Abonnez-vous pour télécharger cet article en format PDF Jonathan I. Israel, *Spinoza, Life and Legacy*, Oxford University Press

« Spinoza, le plus audacieux et le plus dérangeant des grands philosophes du début de l'ère moderne, a eu un impact beaucoup plus important, bien que souvent dissimulé, sur la scène intellectuelle internationale et sur le début du siècle des Lumières, que les philosophes, les historiens et les théoriciens politiques n'ont eu tendance à le reconnaître.

Les efforts déployés à l'échelle européenne pour empêcher le public et les étudiants de découvrir Spinoza, l'homme et son œuvre, dans les années qui ont suivi sa mort en 1677, ont dominé une grande partie de sa réception initiale en raison des implications révolutionnaires de sa pensée pour la philosophie, la religion, l'éthique et le mode de vie, la critique de la Bible et la théorie politique. Néanmoins, contrairement à ce qui a parfois été affirmé, son impact général a été immédiat, vaste et profond. L'un des principaux objectifs de ce livre est de montrer à quel point Leibniz, Bayle, Arnauld, Henry More, Anne Conway, Richard Baxter, Robert Boyle, Henry Oldenburg, Pierre-Daniel Huet, Richard Simon et Nicholas Steno, parmi tant d'autres, ont été affectés par ses principales idées et ont été amenés à les combattre. »

Paru le 28 août

[Lire plus](#)

Juan Gabriel Vásquez, *La traducción del mundo. Las conferencias Weidenfeld 2022*, Alfaguara

« En octobre et novembre 2022, Juan Gabriel Vásquez a été invité par l'Université d'Oxford à donner les prestigieuses conférences Weidenfeld sur la littérature européenne comparée, auxquelles des auteurs de l'envergure de Mario Vargas Llosa, George Steiner, Umberto Eco, Javier Cercas et Ali Smith ont déjà participé. Dans ces quatre conférences, rassemblées ici, Vásquez se demande s'il existe dans la fiction littéraire une manière de comprendre la vie que l'on ne peut trouver dans aucun autre espace. La littérature est-elle le lieu où le monde est traduit, interprété et éclairé ? Peut-être la fiction possède-t-elle une capacité unique à élucider les complexités de l'expérience humaine – le mystère de chaque vie, notre lien avec le passé, la relation tendue que nous entretenons avec l'univers politique – et à transformer cette interprétation en connaissance. Ces textes nous invitent à redéfinir les usages de la fiction, notre compréhension de ses mécanismes et les raisons pour lesquelles, à notre époque, elle est probablement plus indispensable que jamais. »

Parution le 7 septembre

[Lire plus](#)

Jean-Claude Schmitt, Les images médiévales. La figure et le corps , Gallimard

« De l'empreinte bouleversante d'une main humaine datée du paléolithique dans la Grotte Cosquer (30 000 ans avant notre ère) à la pipe peinte en 1929 par René Magritte prévenant que : « Ceci n'est pas une pipe », les images ne cessent de nous renvoyer aux mêmes questions essentielles : qu'est-ce que représenter ? Imiter et figurer, est-ce la même chose ? Quel le rapport entre l'objet ou la personne représentés et leurs images ? Ces questions semblent hors du temps, alors que les images, leurs formes et leurs usages, se montrent étroitement dépendants des époques et des cultures particulières qui les produisent. Ainsi en va-t-il dans la chrétienté médiévale, entendue comme une formation sociale et culturelle dont on ne préjuge pas des limites chronologiques, pour souligner au contraire son empreinte durable jusque sur nos comportements et nos représentations aujourd'hui. Au Moyen Âge, la question de l'image se rapporte toujours, de près ou de loin, à l'Incarnation du Fils de Dieu. Contre l'interdit judaïque de la représentation, la « figure » du Christ donne sens à toutes les autres images. Et par ricochet, son « corps » sacramentel donne corps à la matière (bois, métal, textile, parchemin) des peintures et des statues innombrables et désirables de la Vierge et des saints. Ainsi la figure et le corps tracent dans les motifs et la matière des images, des chemins qui, en se croisant, invitent le lecteur à un parcours dans le temps long de l'histoire. Commencé dans le Sud de l'Inde et dans le bazar de Téhéran, achevé à l'embouchure de l'Amazone, ce voyage parmi les images chrétiennes médiévales propose un va et vient entre présent et passé, ici et ailleurs. Le « long Moyen Âge » (J. Le Goff) vient battre à notre porte. »

Parution le 14 septembre

Lire plus

Heinrich August Winkler, Die Deutschen und die Revolution. Eine Geschichte von 1848 bis 1989 , C.H. Beck

« Lorsque les Français ont pris la Bastille, symbole de l'Ancien Régime absolutiste, en juillet 1789, de nombreux poètes et penseurs allemands les ont acclamés. Mais l'enthousiasme ne dura pas longtemps sur la rive droite du Rhin. Lorsque Louis XVI a fini sur l'échafaud et que la révolution s'est transformée en terreur, de nombreux Allemands s'en sont détournés, effrayés. Depuis, la relation des Allemands avec les révolutions est restée un chapitre difficile. Heinrich August Winkler décrit les étapes de l'histoire révolutionnaire allemande de 1848 à 1989, prenant également en compte la plus sombre des révolutions, celle des nationaux-socialistes.

Mieux vaut une réforme qu'une révolution : telle a longtemps été la devise de tous les citoyens et intellectuels allemands qui contestaient la situation existante sans pour autant vouloir un renversement violent. Après l'échec du double objectif d'unité et de liberté lors de la révolution de 1848/49, Bismarck a répondu par une révolution par le haut avec la création d'un petit empire allemand. La révolution de 1918/19 a donné naissance à un nouveau système démocratique, la République de Weimar, à laquelle la dictature du national-socialisme a mis fin. L'ouvrage, examine également la « révolution pacifique » de 1989 qui a permis de résoudre la « question allemande » sous la forme de la réunification. »

Parution le 21 septembre

[Lire plus](#)

Paulin Isnard, *Le Miroir d'Œdipe. Penser l'esclavage*, Le Seuil

« Pourquoi la pensée politique grecque a-t-elle occulté la question de l'esclavage ? Qui sait que le jardin de l'Académie a été acquis par Platon avec l'argent de son affranchissement ? Qui parle de l'esclave qui détient le secret de la naissance d'Œdipe ? Le développement de la société esclavagiste athénienne et l'avènement de la démocratie entretiennent des liens étroits. Chez les Grecs, l'esclavage est un « fait social total », imprégnant le fonctionnement de l'ensemble de la société.

Pourtant, on chercherait en vain un corps de doctrine ou un grand récit par lequel les penseurs athéniens auraient entrepris de légitimer l'esclavage ou d'en penser les implications sociales et politiques. Rien hormis quelques digressions. Ce livre fait le pari suivant : la relative absence de discours sur l'esclavage chez les Anciens n'est pas signe d'un manque qu'il reviendrait à l'historien de combler. Elle est un symptôme, qui l'invite à observer les formes par lesquelles une société aménage une place à ceux dont elle organise la non-existence

Insu et déni : Paulin Isnard conduit une enquête fascinante à travers les rares discours grecs sur l'esclavage. Empruntant à l'histoire comparée et à la littérature, l'auteur révèle des réalités anthropologiques qui n'ont pas cessé de produire leurs effets. »

Parution le 29 septembre

[Lire plus](#)

Thomas Meyer, Hannah Arendt : *Die Biografie*, Piper

« Thomas Meyer retrace et interprète, à l'aide de nouvelles sources, la vie et l'œuvre de Hannah Arendt, de Königsberg à New York, de sa thèse sur Augustin à son opus magnum inachevé sur *La vie de l'esprit*. Sa biographie met en lumière la fascination et la critique que sa personne et ses écrits ont suscitées tout au long de sa vie, et rend ainsi le « phénomène Hannah Arendt » plus compréhensible.

L'approche choisie ici se distingue radicalement des recherches menées jusqu'à présent. Pour la première fois, des archives totalement inconnues et des documents ignorés sont utilisés pour présenter Arendt dans son époque. La biographie se concentre sur deux phases de sa vie : les années parisiennes après la fuite d'Allemagne et la période aux États-Unis jusqu'à la publication de son premier ouvrage principal *Les origines du totalitarisme*, en 1951. Il en résulte de nouvelles perspectives sur la pensée révolutionnaire d'Arendt. »

Parution le 28 septembre

[Lire plus](#)

Julia Cagé et Thomas Piketty, Une histoire du conflit politique. Élections et inégalités sociales en France , Le Seuil

« Qui vote pour qui et pourquoi ? Comment la structure sociale des électors des différents courants politiques en France a-t-elle évolué de 1789 à 2022 ? En s'appuyant sur un travail inédit de numérisation des données électorales et socio-économiques des 36 000 communes de France couvrant plus de deux siècles, cet ouvrage propose une histoire du vote et des inégalités à partir du laboratoire français.

Au-delà de son intérêt historique, ce livre apporte un regard neuf sur les crises du présent et leur possible dénouement. La tripartition de la vie politique issue des élections de 2022, avec d'une part un bloc central regroupant un électors socialement beaucoup plus favorisé que la moyenne – et réunissant d'après les sources ici rassemblées le vote le plus bourgeois de toute l'histoire de France –, et de l'autre des classes populaires urbaines et rurales divisées entre les deux autres blocs, ne peut être correctement analysée qu'en prenant le recul historique nécessaire. En particulier, ce n'est qu'en remontant à la fin du 19e siècle et au début du 20e siècle, à une époque où l'on observait des formes similaires de tripartition avant que la bipolarisation ne l'emporte pendant la majeure partie du siècle dernier, que l'on peut comprendre les tensions à l'œuvre aujourd'hui. La tripartition a toujours été instable alors que c'est la bipartition qui a permis le progrès économique et social. Comparer de façon minutieuse les différentes configurations permet de mieux envisager plusieurs trajectoires d'évolutions possibles pour les décennies à venir.

Une entreprise d'une ambition unique qui ouvre des perspectives nouvelles pour sortir de la crise actuelle. Toutes les données collectées au niveau des quelques 36 000 communes de France sont disponibles en ligne en accès libre sur le site unehistoireduconflitpolitique.fr, qui comprend des centaines de cartes, graphiques et tableaux interactifs auxquels le lecteur pourra se reporter afin d'approfondir ses propres analyses et hypothèses. »

Parution le 8 septembre

Lire plus

S'inscrire à notre mardi à l'École normale supérieure avec Thomas Piketty et Julia Cagé

Lorenzo Castellani, Il minotauro. Governo e management nella storia del potere , LUISS UP

« Au cours du siècle dernier, le gouvernement et le management ont souvent réussi à atteindre leurs objectifs respectifs en contribuant à l'ordre, à la croissance et à la propagation de la prospérité. Mais il est évident, en même temps, que les mécanismes de pouvoir et d'organisation qui les sous-tendent sont toujours à la limite de la liberté et de l'autonomie. La tendance à écraser le conflit, le pluralisme, la liberté et la société est toujours inhérente au potentiel de l'État ; celle à la mesure, à la standardisation, à la conformité et à la hiérarchie est toujours inhérente aux visions managériales.

Leur combinaison au fil des siècles a donné naissance au Minotaure, qui a at-

teint son apogée culturelle, politique et économique à la fin du XXe siècle. Mais c'est une bête étrange que ce Minotaure, qui a traversé les idéologies, les totalitarismes, les crises et les triomphes, pour en sortir toujours indemne et toujours renouvelé. Il semble représenter l'esprit faustien et démoniaque de la modernité tardive, hésitant entre le maximum de bien-être et de développement et le maximum de contrôle et d'obéissance. L'histoire de cette relation entre gouvernement et management, l'histoire de cet hybride, ne s'arrête pourtant pas au XXe siècle et, surtout, plonge ses racines historiques dans une époque bien antérieure au XXe siècle. L'objectif de ce livre était précisément de partir des origines pour tenter de comprendre où nous en sommes aujourd'hui et où nous irons peut-être demain. Toujours en compagnie d'un Minotaure qui change d'apparence, mais qui peuple toujours le labyrinthe de notre histoire.

Ce n'est pas un hasard si, aujourd'hui encore, la stabilité et la productivité, les deux grandes promesses du gouvernement et du management, sont deux des termes les plus galvaudés du lexique occidental. Ce n'est pas non plus un hasard si les élites politiques recherchent continuellement des techniques managériales à importer et à faire fonctionner dans le secteur public et si les élites managériales cherchent à influencer les processus décisionnels politiques afin d'obtenir des réglementations et des réformes qui leur soient favorables. Cela ne signifie pas qu'un gouvernement peut fonctionner et fonctionne effectivement comme une entreprise ou que les objectifs d'un gouvernement se confondent toujours avec ceux des acteurs économiques. Il s'agit souvent d'illusions ou de théories du complot. Ce qui semble indéniable, en revanche, c'est un certain isomorphisme entre le gouvernement et le management, une correspondance qui se traduit par une influence mutuelle. Précisément parce que la racine de l'un et de l'autre, bien qu'habillés différemment, se trouve dans l'organisation et le pouvoir. »

Paru le 4 août

Lire plus

Cecilia Sala, *L'incendio*. Reportage su una generazione tra Iran, Ucraina e Afghanistan, Mondadori

Kateryna a 28 ans, a été mannequin, a des amis dans toute l'Europe et espère que la guerre éclatera en Ukraine début 2022 : « Je ne suis pas lâche au point de vouloir vivre sous le chantage de Vladimir Poutine pendant des années, en comptant sur le fait que la tâche de s'occuper de lui reviendra ensuite à une autre génération au lieu de la mienne ». Aujourd'hui, Kateryna est soldat.

Assim a 23 ans et étudie l'ingénierie aérospatiale à l'université de Téhéran. Depuis le jour de la mort de Mahsa Amini, le 16 septembre 2022, elle et son groupe écrivent le nom de Mahsa dans les toilettes de l'université et dans les wagons de train : « Nous ne savions pas ce que nous commencions ».

Nabila est une championne de kick-boxing, une lesbienne et une conservatrice fidèle à la République islamique, mais comme beaucoup de femmes religieuses, elle considère le cas d'une jeune fille arrêtée dans une station de métro pour un foulard négligé et rendue morte quelques jours plus tard à sa famille comme « une honte collective et une énormité contre Dieu ».

Zarifa a grandi avec l'idée qu'elle deviendrait politicienne et est devenue adulte dans un Afghanistan où cela était possible, après 2001 et avant 2021. Elle appartient à la génération qui a imaginé puis commencé à construire sa vie sur des hypothèses incompatibles avec les codes des fondamentalistes, celle qui refuse aujourd'hui de considérer comme son destin le mouvement taliban, « qui existe depuis moins longtemps que les téléphones portables, qui au total a contrôlé le pays pendant sept années non consécutives ».

Kateryna, Assim, Nabila et Zarifa sont quelques-uns des protagonistes de ce voyage. Cecilia Sala les a suivis dans les fêtes et au milieu des bombes. Le résultat est une histoire chorale, déchirante et vraie, qui nous montre de première main « trois feux qui embrasent le monde » et le bouleversent au-delà des frontières des pays où ils ont éclaté.

Parution le 12 septembre

[Lire plus](#)

Johannes Plagemann et Henrik Maihack, *Wir sind nicht alle. Der globale Süden und die Ignoranz des Westens*, C.H. Beck

« L'Occident n'est plus le nombril du monde. La guerre d'agression russe contre l'Ukraine a changé notre regard sur le Sud global. On s'étonne que la politique occidentale de sanctions contre la Russie ne soit pas partagée par des États comme l'Inde ou l'Afrique du Sud. Dans le cadre de la nouvelle confrontation des blocs qui se dessine entre l'Occident et la Chine, le Sud global a acquis une nouvelle importance stratégique. Mais pour y trouver un soutien, il faut comprendre ses motivations et ses intérêts.

Depuis longtemps, la multipolarité, c'est-à-dire un ordre dans lequel non seulement les États-Unis et l'Europe, mais aussi la Chine, l'Inde, l'Afrique du Sud ou le Brésil, et même la Russie en certains endroits, jouent un rôle important, est un scénario d'avenir positif dans le Sud global. Parce qu'il promet l'autonomie à de nombreux pays, en ouvrant des espaces de décision là où il n'y en avait pas auparavant. Dans le Sud global, la politique internationale est donc vue de manière très différente qu'en Occident, où l'on perçoit l'abandon de l'ancien ordre de pouvoir et de sa propre domination comme « confus » et donc potentiellement menaçant. Il vaut la peine de mieux comprendre le regard du Sud sur la politique internationale : car là où, jusqu'à présent, nous voyons surtout des risques, ce sont en fait des opportunités qui nous attendent. »

Parution le 21 septembre

[Lire plus](#)

Alain Corbin, *Fragilitas*, Plon

« Alain Corbin met à nu les effets des matériaux sur nos modes de pensée, et nous rappelle que l'histoire de l'humanité s'est toujours construite autour de matières : pierre, bronze, fer, marbre... Après la Révolution, le plâtre servait à tout : bâtir, consolider, mouler, décorer... Support facile à manier, peu coûteux, il est omniprésent, du masque mortuaire de l'empereur Napoléon Ier jusqu'aux bibelots d'intérieur. Le plâtre est roi ! Un roi fragile. Le plâtre se brise

en mille morceaux. Il signe l'entrée dans le règne de l'éphémère et les femmes, les hommes de ce temps peinent à s'ancrer dans la durée.

En quelques décennies pas moins de sept régimes politiques se succèdent. Après 1860, l'âge du plâtre s'estompe ; vient le temps de la poutrelle métallique, du béton, puis du plastique. Dans ce livre, Alain Corbin réinvente l'âge du plâtre. »

Parution le 14 septembre

Lire plus

Richard Cockett, Vienna. How the City of Ideas Created the Modern World , Yale University Press

« Les idées viennoises saturent le monde moderne. De l'architecture californienne aux westerns hollywoodiens, de la publicité moderne aux centres commerciaux, des orgasmes à la chirurgie de confirmation du sexe, de la fission nucléaire aux cuisines équipées, tous les aspects de notre histoire, de notre science et de notre culture sont, d'une manière ou d'une autre, façonnés par Vienne.

La ville de Freud, de Wittgenstein, de Mahler et de Klimt était le creuset au cœur d'un vaste empire métropolitain. Mais avec la Seconde Guerre mondiale et la montée du fascisme, les éblouissantes coteries de penseurs qui se disputaient, débattaient et se sentaient chez eux à Vienne se sont dispersées à travers le monde, où leurs idées ont continué à avoir un impact profond.

Retraçant la riche histoire intellectuelle de Vienne, de la psychanalyse à la Reaganomics, Richard Cockett englobe tout, des rebelles communistes de la Vienne rouge aux économistes néolibéraux de l'école autrichienne. Il s'agit du récit panoramique de la façon dont une ville a créé le monde moderne — et de la façon dont nous restons tous inéluctablement viennois. »

Parution le 26 septembre

Lire plus

Olivier Golag, Oublier Camus , La Fabrique

« Des programmes scolaires aux discours politiques, dans les médias et les conversations mondaines, Camus est partout le parangon d'un humanisme abstrait qui a ceci de commode – et de suspect – qu'il plaît à droite comme à gauche. Peu d'ouvrages se sont penchés sur les contradictions du personnage comme le fait ici Olivier Gloag à partir d'une relecture de Camus dans le texte – contradictions qui constituent pourtant la force motrice de l'œuvre camusienne, une clé de son « style », et expliquent sa popularité actuelle.

Olivier Gloag rappelle l'attachement viscéral de Camus au colonialisme et au mode de vie des colons qui traverse ses trois romans majeurs, L'Étranger La Peste et Le Premier Homme . Il examine ses engagements politiques à la lumière de sa brouille avec Sartre : la tension entre révolte et révolution, son recours à l'absurde comme refus du cours de l'Histoire, son anticommunisme et

son déni de la lutte des peuples colonisés. Il se penche enfin sur les récupérations de Camus : l'auteur le plus populaire en France et le Français le plus lu dans le monde est devenu un enjeu politique et idéologique. L'invocation d'un Camus mythifié projette un reflet flatteur mais falsificateur de l'histoire coloniale. C'est ce Camus-là qu'il faut oublier pour reconnaître les déchirements d'un écrivain tout aussi passionnément attaché aux acquis sociaux du Front populaire qu'à la présence française en Algérie. »

Parution le 15 septembre

[Lire plus](#)

Geoffrey M. Hodgson, *The Wealth of a Nation : Institutional Foundations of English Capitalism*, Princeton University Press

« Le capitalisme moderne est apparu en Angleterre au XVIII^e siècle et a inauguré la révolution industrielle, mais les chercheurs ont longtemps débattu des raisons de cette émergence. Certains l'attribuent à l'évolution technologique, tandis que d'autres évoquent l'éthique protestante, les idées libérales et les changements culturels. *The Wealth of a Nation* révèle comment les développements cruciaux des institutions juridiques et financières aux XVII^e et XVIII^e siècles contribuent à expliquer cette transformation spectaculaire.

Offrant de nouvelles perspectives sur les débuts de l'histoire du capitalisme, Geoffrey Hodgson décrit comment, pour l'économie britannique naissante, les pressions extérieures ont été aussi importantes que l'évolution intérieure. Il montre comment des conflits militaires intenses à l'étranger ont contraint l'État à entreprendre d'importantes réformes financières, administratives, juridiques et politiques. Les changements institutionnels qui en ont résulté n'ont pas seulement renforcé la machine de guerre britannique, ils ont également favorisé la révolution industrielle. Hodgson montre comment le capitalisme de guerre de la Grande-Bretagne a conduit à l'expansion de son empire et à une augmentation stupéfiante du commerce des esclaves, et comment les innovations institutionnelles qui ont radicalement transformé l'économie britannique ont été copiées et adaptées par les pays du monde entier.

The Wealth of a Nation met en lumière la manière dont des facteurs externes tels que la guerre ont donné naissance à des arrangements institutionnels qui ont facilité la finance, la banque et l'investissement, et offre un cadre conceptuel pour des recherches plus approfondies sur les origines et la consolidation du capitalisme en Angleterre. »

Parution le 26 septembre

[Lire plus](#)

Béatrice Fonck, José Ortega y Gasset. *Penseur de l'Europe*, Les Belles Lettres

« Auteur mondialement connu de *La Révolte des masses*, José Ortega y Gasset (1883-1955) n'avait à ce jour étrangement pas bénéficié en France d'une biographie ou d'une monographie substantielle. Voici qui est désormais chose faite avec cette somme magistrale soigneusement contextualisée et documentée de première main par Béatrice Fonck.

Tout en retraçant la généalogie des concepts majeurs de l'œuvre abondante du grand philosophe espagnol, elle établit combien son itinéraire intellectuel a eu pour principe fédérateur un précoce, constant et plein engagement en faveur d'une unité européenne. Et tout spécialement d'une Europe nourrie de son irréductible diversité culturelle, au sein d'un « concert des nations » et sous l'égide de l'humanisme libéral qui la caractérise fondamentalement. Convaincu que l'avenir de l'Espagne passait nécessairement par son intégration à cette Europe, et lui-même intimement « européenisé », Ortega y Gasset s'est toujours d'abord voulu en lien avec les autres grands penseurs européens de son temps, de Bergson à Heidegger et Einstein.

Alors que le « vieux continent » est durement confronté aux doutes internes sur son identité et à des rejets ou agressions venus de l'extérieur, penser ou repenser l'Europe avec Ortega, c'est cheminer sur une voie royale permettant de conjurer les impasses du nationalisme, de la construction bureaucratique, du fédéralisme supra-national et d'une dissolution mondialisée. »

Parution le 15 septembre.

Lire plus

Samuel Moyn, *Liberalism against Itself. Cold War Intellectuals and the Making of Our Times*, Yale University Press

« Au milieu du XX e siècle, de nombreux libéraux regardaient avec morosité le monde que la modernité avait engendré, avec ses guerres dévastatrices, la montée du totalitarisme et la terreur nucléaire permanente. Ils en ont conclu que, loin d'offrir une solution à ces problèmes, les idéaux des Lumières, notamment l'émancipation et l'égalité, les avaient au contraire créés. Samuel Moyn soutient que les intellectuels libéraux de l'époque de la guerre froide – parmi lesquels Isaiah Berlin, Gertrude Himmelfarb, Karl Popper, Judith Shklar et Lionel Trilling – ont transformé le libéralisme mais ont laissé un héritage désastreux pour notre époque.

Il explique comment les libéraux de la guerre froide ont redéfini les idéaux de leur mouvement et renoncé à la morale des Lumières au profit d'une philosophie plus dangereuse : la préservation de la liberté individuelle à tout prix. En dénonçant cette position, ainsi que la récente nostalgie du libéralisme de la guerre froide comme moyen de contrer les valeurs illibérales, Samuel Moyn lance un appel à une nouvelle philosophie libérale émancipatrice et égalitaire – une voie pour réparer les dégâts de la guerre froide et assurer la survie du libéralisme. »

Parution le 29 août

Lire plus

Bernard Lahire, *Les structures fondamentales des sociétés humaines*, La Découverte

« Et si les sociétés humaines étaient structurées par quelques grandes propriétés de l'espèce et gouvernées par des lois générales ? Et si leurs trajectoires historiques pouvaient mieux se comprendre en les réinscrivant dans une longue

histoire évolutive ?

En comparant les sociétés humaines à d'autres sociétés animales et en dégageant les propriétés centrales de l'espèce, parmi lesquelles figurent en bonne place la longue et totale dépendance de l'enfant humain à l'égard des adultes et la partition sexuée, ce sont quelques grandes énigmes anthropologiques qui se résolvent. Pourquoi les sociétés humaines, à la différence des sociétés animales non humaines, ont-elles une histoire et une capacité d'accumulation culturelle ? Pourquoi la division du travail, les faits de domination, et notamment ceux de domination masculine, ou les phénomènes magico-religieux se manifestent-ils dans toutes les sociétés humaines connues ? Pourquoi l'ethnocentrisme est-il si universel et pourquoi des conflits opposent-ils régulièrement des groupes qui s'excluent mutuellement ? C'est à ces questions cruciales que cherche à répondre Bernard Lahire en formulant, pour les sciences sociales, un paradigme unificateur fondé sur une synthèse des connaissances essentielles relatives à la vie sociale humaine et non humaine accumulées dans des domaines du savoir aussi différents que la biologie évolutive, l'éthologie et l'écologie comportementale, la paléanthropologie, la préhistoire, l'anthropologie, l'histoire et la sociologie.

Le pari de ce livre est que seul cet effort d'intégration permet de comprendre la trajectoire des sociétés humaines par-delà leur diversité et d'augmenter la maîtrise qu'elles peuvent avoir de leur destin incertain. »

Paru le 24 août

Lire plus

Pilar Bonet, *Náufragos del imperio. Apuntes fronterizos*, Galaxia Gutenberg

« Sur notre continent, deux pays slaves voisins s'affrontent ; l'un pour rétablir une identité idéalisée et l'autre pour forger son identité pour l'avenir. C'est ainsi que Pilar Bonet, l'une des plus grandes expertes des dernières décennies sur les territoires soviétiques et post-soviétiques, définit la guerre provoquée par l'invasion russe de l'Ukraine, grâce à sa longue expérience de correspondante et d'analyste. Ni manuel d'histoire, ni essai de géopolitique, ces pages éclairent les racines du conflit. À partir de ses notes de terrain, de ses journaux intimes et de ses réflexions, de ses conversations et de ses interviews, l'auteur construit une histoire kaléidoscopique dont les protagonistes ne sont pas seulement des personnalités de premier plan, mais aussi des anonymes qui ont beaucoup à dire sur ce qui se passe. Des gens qui, avec des opinions souvent contradictoires, sont tous des « naufragés de l'empire ». »

Parution le 6 septembre

Lire plus

John Gray, *The New Leviathans. Thoughts After Liberalism*, Allen Lane

« Depuis sa publication en 1651, le Léviathan de Thomas Hobbes a bouleversé et remis en question notre compréhension du monde. Condamnée et vilipendée par chaque nouvelle génération, la vision politique froide de Hobbes continue à voir clair dans toutes les vanités politiques et éthiques.

Dans *The New Leviathans*, John Gray nous permet de comprendre le monde des années 2020 avec toutes ses contradictions, ses horreurs morales et ses déceptions à travers une nouvelle lecture de l'œuvre classique de Hobbes. L'effondrement de l'URSS a inauguré une ère de triomphalisme quasi apoplectique en Occident : la conviction sincère qu'un avenir rationnel, libéral et bien géré attendait désormais l'humanité et que la tyrannie, le nationalisme et la déraison appartenaient au passé. Depuis lors, tant d'événements terribles se sont produits et tant d'idées empoisonnées ont prospéré, et pourtant nos certitudes libérales les traitent comme des aberrations qui disparaîtront d'une manière ou d'une autre. Hobbes ne serait pas aussi confiant.

Rempli de perceptions fascinantes et stimulantes, *The New Leviathans* est une puissante méditation sur la folie historique et actuelle. En tant qu'espèce, nous semblons toujours avoir du mal à faire face à la réalité des instincts humains basiques et illusoire. Une éthique plus consciente de soi, plus réaliste et plus désabusée pourrait-elle nous y aider ? »

Parution le 7 septembre

Lire plus

Ludivine Bantigny, Quentin Deluermoz, Boris Gobille, Laurent Jeanpierre et Eugénia Palieraki (dir.), *Une histoire globale des révolutions*, La Découverte

« La révolution est terminée. À la fin du siècle dernier, la formule a fait date. Mais rien n'était plus faux. Il suffit, pour s'en convaincre, de déplacer le regard hors des régions occidentales, à Tunis, Alger, Hong Kong ou Téhéran. Étendre dans l'espace mais aussi dans le temps, bien avant le XVIII^e siècle, l'enquête sur les révolutions, en montrer les dynamiques transnationales, les échos, les reprises, les « modèles » comme les singularités, telle est l'ambition de cette histoire globale.

Rédigés par des spécialistes du monde entier, ses chapitres explorent la richesse de l'histoire révolutionnaire, mettent en lumière des révolutions moins connues et arpentent des géographies inédites traversant tous les continents. La Révolution française, les révolutions atlantiques et le Printemps des peuples côtoient les révoltes anticoloniales indiennes, les mouvements populaires de Corée ou du Japon et les grands soulèvements latino-américains ; les Révolutions russe et chinoise ne font pas oublier les révolutions d'indépendance, notamment africaines, ni les rébellions multiples qui émaillent un monde en perpétuelle effervescence.

Affranchie de ses bornes classiques, l'archive révolutionnaire livre des interrogations neuves et des recherches fructueuses. Le rôle de la spiritualité et de la religion, des empires et des nationalismes, de l'économie et de l'État, de l'environnement et du climat, est ainsi exposé à des lumières plus vives, tout comme les protagonistes, notamment les femmes, la paysannerie, le monde ouvrier... Et dès lors, comment passe-t-on à l'acte ? Comment vivent, dans l'extraordinaire des jours de soulèvement, celles et ceux qui y participent ?

Au terme du parcours, les jugements péremptaires et polarisés sur les vertus et les vices de la révolution ressortent fragilisés ; le bilan des révolutions acquiert des contours plus nets — et leur avenir même peut être mieux apprécié.

»

Parution le 28 septembre

Lire plus

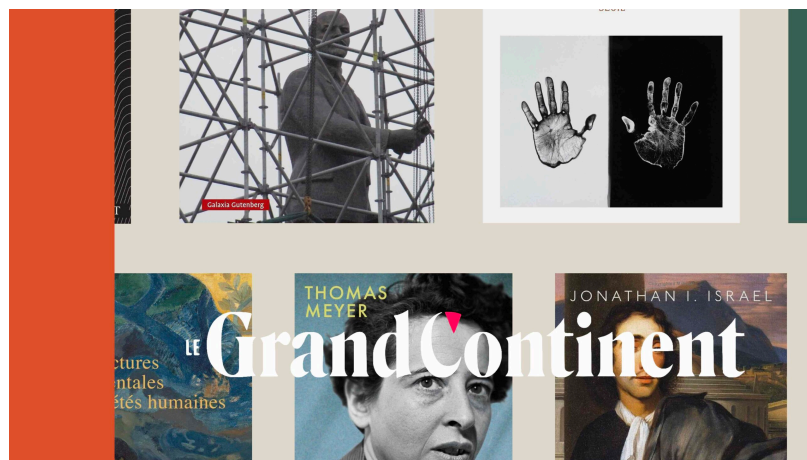
Fernando Gentilini, *I demoni. Storie di letteratura e geopolitica*, Baldini Castoldi

« La littérature, depuis ses origines, a contribué au moins autant que la géopolitique à l'histoire du monde, car ceux qui le gouvernement n'agissent jamais uniquement par calcul. Ashurbanipal, Alexandre et Auguste ont bâti leurs empires en rêvant aux exploits de Gilgamesh, d'Achille et d'Énée ; Hadrien et Marc Aurèle ont été guidés par la littérature philosophique grecque ; Constantin et Théodose ont choisi de suivre les écritures judéo-chrétiennes ; le calife Omar a pris Jérusalem parce que le Coran le lui ordonnait ; Charlemagne s'est fait couronner par le pape après avoir lu Saint Augustin ; Catherine de Russie a légiféré en paraphrasant Montesquieu ; Lénine est devenu communiste en lisant Tchernychevski ; Mussolini a pris conseil auprès de Nietzsche et D'Annunzio ; Churchill a vaincu les nazis avec les vers de Macauley...

Fernando Gentilini nous fait découvrir dans ces pages combien le démon littéraire a influencé l'action des rois, des reines, des hommes d'État et des autocrates de tous les temps et combien leurs choix, en matière de politique intérieure et extérieure, sont étroitement liés aux mythes, aux traditions et aux livres. Une histoire longue de trois mille ans et qui n'est pas encore terminée, même après la révolution numérique. Après tout, comment expliquer autrement le fait que Barack Obama cherche un avenir possible dans les romans de science-fiction et que Vladimir Poutine attaque l'Ukraine sous le signe de Dostoïevski et des prophètes du Dniepr ? »

Parution le 1 er septembre

Lire plus



<https://legrandcontinent.eu/fr/wp-content/uploads/sites/2/2023/08/gc-livresrentree-scaled.jpg>



Essais : les 23 meilleurs livres de 2023 pour élever le débat, selon “Télérama”

Un dialogue entre Annie Ernaux et Rose-Marie Lagrave sur les classes sociales, le genre, et l'âge, un essai saisissant sur l'ardeur des (re)commentements

par Claire Marin... Nos journalistes ont tranché : voici le nec plus ultra des essais sortis cette année.

Lire dans l'application

“La Clinique de la dignité”, de Cynthia Fleury

Alors qu'elle s'occupait, en 1993, d'un proche plongé entre la vie et la mort à l'hôpital de Garches à la suite d'un grave accident, Cynthia Fleury, à moins de 20 ans, eut son euréka : l'idée de créer un enseignement de philosophie non pas à l'université, mais à l'hôpital, institution où l'on ne soigne pas des maladies mais des personnes. Son projet se réalisa en 2017 avec la chaire de philosophie à l'hôpital, rattachée au GHU (Groupe hospitalo-universitaire) de Paris – doublée de celle du Conservatoire national des arts et métiers. Leur but conjoint ? Placer les humanités au cœur de la santé, pour assurer la formation « des soignants et des patients et de tous ceux qui considèrent que le soin est la seule manière d'habiter le monde ». Dans La Clinique de la dignité, elle décrypte le rapport entre l'universalité de la dignité, revendiquée par tous, et la réalité grandissante des vies indignes, à travers une relecture des pensées décoloniales, dont celle du psychiatre martiniquais Frantz Fanon.

r Coll. Le Compte à rebours, éd. du Seuil, 224 p., 19,90 €.

Lire l'entretien

La philosophe Cynthia Fleury : “Quand la civilisation n'est pas soin, elle n'est rien”

“La Nuit de nocés”, d'Aïcha Limbada

Nuit de nocés, nuit câline, nuit d'amour ? À la lecture du passionnant et édifiant essai d'Aïcha Limbada, chercheuse associée au Centre d'histoire du XIX^e siècle, spécialiste de la famille et de la conjugalité, on peut légitimement en douter. Étudier la nuit de nocés, du début du XIX^e siècle aux années 1920, n'était pas une entreprise facile : près de trois cent mille mariages annuels recensés entre 1800 et 1920, cela représente quand même quelque trente-six millions de nuits de nocés ! En outre, « comment écrire l'histoire d'un événement qui se déroule portes closes, toutes lumières éteintes, et qui ne laisse habituellement pas de traces écrites ? », pointe l'historienne.

Éd. La Découverte, 352 p., 23 €.

À lire aussi :

“Le désir féminin est un impensé de la nuit de nocés” : histoire d’un traumatisme largement ignoré

“La Clé des champs”, d’André Comte-Sponville

L’euthanasie ou le suicide assisté ? « Le droit de mourir fait partie des droits de l’homme. » Les mesures sanitaires durant le Covid ? Du « panmédicalisme » faisant de la santé la valeur suprême, au détriment de la liberté. Sa mère, adorée mais suicidée en 1986 ? « Tout était faux en elle, sauf le malheur. » La mort, en 1981, de son premier enfant, nourrisson de six semaines ? « Cela n’est pas acceptable. Cela n’est pas supportable. » Douze magnifiques textes, humains car tragiques, tragiques car humains, composent La Clé des champs et autres impromptus, le dernier recueil d’André Comte-Sponville. Le penseur révèle avec pudeur combien sa philosophie s’est nouée dans les plis de son existence, de ses souffrances, et des soubresauts de son époque. Lui, qui, pourtant, loin d’embrasser les postures hâtives et autres tics contemporains, préfère regarder le monde à travers la très longue-vue de ses maîtres : Lucrèce, Épicure, Montaigne, Spinoza, Nietzsche ou Alain.

r Éd. PUF, 288 p., 16 €.

Lire l’entretien

André Comte-Sponville : “Ce n’est pas parce que nous ne croyons plus en rien que la vie n’a pas d’intérêt”

“Les Débuts”, de Claire Marin

« Nous sommes cette drôle d’espèce qui commence son existence dans la certitude de sa fin à venir. Nous nous efforçons d’apprendre ce que nous oublions, nous aimons ceux qui disparaîtront, nous soignons ceux qui s’effacent. » Les mots si justes de Claire Marin touchent en plein cœur ce que nous sommes : ce mélange cabossé de fragilité et de créativité, de précarité et d’entraide, de dépendance et de force. Pour saisir la richesse de nos identités, toujours multiples et souvent paradoxales, la philosophe s’intéresse aux moments clés de l’existence, comme les maladies, les déplacements, les naissances, les deuils, les ruptures, qui, à chaque fois, affectent et reconfigurent le sens de notre vie. Des périodes d’intense « désorientation existentielle », des épreuves tout à la fois terriblement banales et extrêmement violentes pour chacun. À l’orée de la cinquantaine, la philosophe poursuit entre sens du tragique et élan du désir, sa quête de pensée existentielle, avec Les Débuts. Par où recommencer ?, un essai saisissant sur l’ardeur des (re) commencements.

r Coll. Les Grands Mots, éd. Autrement, 160 p., 19 euros.

Lire l’entretien

La philosophe Claire Marin : “J’ai cherché à comprendre l’euphorie des débuts, face à la nouveauté”

“Colonisations. Notre Histoire”, sous la direction de Pierre Singaravélou

Des conquêtes aux indépendances... C’est généralement ainsi que nos manuels

scolaires présentent – simplifient toujours et fétichisent parfois – le cadre chronologique de la colonisation française. Une telle histoire linéaire à la papa vient d'être chamboulée et réinventée de fond en comble par les deux cent soixante-huit autrices et auteurs internationaux qui ont participé à Colonisations. Notre histoire, y insufflant une hauteur de vue et une profondeur de champ nécessaires pour sortir de la guerre des mémoires, liées à l'Algérie notamment, et dépasser le constat de la fracture coloniale française.

r Coord. Arthur Asseraf, Guillaume Blanc, Nadia Yala Kisukidi et Mélanie Lamotte, éd. du Seuil, coll. L'Univers historique, 720 p., 35 €.

Lire l'entretien

“Croiser le point de vue des colonisateurs avec celui des colonisés, en restituant la diversité des voix”

“La fin du monde est un concept sans avenir”, de Paul Virilio

Lanceur d'alertes, esprit visionnaire et « révélationnaire » — mot que cet ancien soixante-huitard, peintre et maître-verrier, préférait à « révolutionnaire » —, Paul Virilio, en dépit de l'acuité saisissante de sa réflexion, et d'une présence dans certaines revues et musées (comme la Fondation Cartier), n'a pas vraiment été reconnu en France. Vue comme un oiseau de malheur, cette œuvre prolifique traduite dans 35 pays, parue surtout aux éditions Galilée, n'a cessé de ressasser ses obsessions profondes : la vitesse et l'accélération, la catastrophe inhérente au progrès, l'espace militaire et la ville, les nouvelles technologies et la tyrannie de l'information en temps réel entraînant une standardisation des contenus, des opinions et des affects. L'heure est enfin venue de s'y plonger, et massivement, grâce à cette bombe éditoriale lancée par Le Seuil : un volume grand format de 1 250 pages, sans équivalent !

Éd. du Seuil, préface d'Eyal Weizman, édition critique de Jean Richer, 1264 p., 48 €.

Lire l'intégralité de la critique

r « La fin du monde est un concept sans avenir »

“Le Gaslighting ou l'art de faire taire les femmes”, d'Hélène Frappat

Comment un film hollywoodien de 1944 campant une manipulation conjugale s'est-il changé en concept clé du féminisme contemporain, permettant de déchiffrer toute une dynamique sociale et politique, à l'heure violente de la post-vérité et des fake news ? C'est cette trajectoire, électrisante, importée des États-Unis, que met en lumière Hélène Frappat, dans Le Gaslighting ou l'art de faire taire les femmes. La philosophe, romancière et critique de cinéma prolonge ainsi son récent livre, Trois femmes disparaissent (éd. Actes Sud), consacré à une lignée d'actrices américaines maudites, maltraitées – Tippi Hedren, Melanie Griffith et Dakota Johnson – , auxquelles donne ici écho une autre famille d'héroïnes de papier, Alice, Nora, Hélène, Cassandre, Antigone.

Éd. L'Observatoire, coll. La Relève, 288 p., 21 €.

Lire l'intégralité de la critique

r « Le Gaslighting ou l'art de faire taire les femmes »

“Une conversation”, d'Annie Ernaux et Rose-Marie Lagrave

La rencontre entre Annie Ernaux et Rose-Marie Lagrave, femmes d'exception aux destins croisés, s'imposait. Abrisées sous un sobre titre, *Une conversation*, et un appareil critique de haute volée – dont une postface du sociologue Paul Pasquali –, les deux intellectuelles s'adonnent à un dialogue aussi fluide que foisonnant, à un échange réflexif et effervescent, au fil duquel l'une et l'autre, issues d'un milieu rural normand, et mères de deux garçons chacune, déchiffrent leur expérience sociale et féministe, analysant les intersections entre classe et genre, les ruptures dans leur parcours de transfuge.

Présenté par Sarah Carlotta Hechler, Claire Mélot et Claire Tomasella, postface de Paul Pasquali, éd. EHESS, 146 p., 8,50 €.

Lire l'intégralité de la critique

« Une conversation »

“Le Miroir d'Œdipe”, de Paulin Ismard

Si l'esclavage fut, en Grèce ancienne, un fait social total, imprimant au fer rouge sa marque sur l'ensemble de la société, modelant en profondeur les interactions et les modes de vie, les lois et l'économie, il n'a pourtant jamais été explicité par une doctrine d'envergure ni légitimé par un grand récit. Partout et nulle part, en somme... Cette subtile et paradoxale présence-absence, l'historien Paulin Ismard parvient à en faire l'énergie même de son essai-enquête, *Le Miroir d'Œdipe. Penser l'esclavage. Le mythe d'Œdipe*, avant de devenir la clé grecque de la psychanalyse et de la relation de parenté théorisée par Freud, ne parlait en effet peut-être pas d'autre chose, en interrogeant secrètement l'hypothèse qu'Œdipe, recueilli par l'esclave berger de Laïos, soit lui-même un esclave...

Éd. Seuil, 23 €.

Lire la critique

r « Le Miroir d'Œdipe »

“Les Chaînes sans fin”, d'Yves Pagès

Quel lien tisser entre les coureurs urbains du XXI^e siècle, suant à grosses gouttes sur les tapis des salles de fitness, et les prisonniers du XIX^e, anglais notamment, condamnés, en vue d'être rééduqués et prémunis de leur oisiveté, à gravir chaque jour un escalier mu à l'infini par la rotation d'un cylindre ? Vous trouverez la réponse dans le très dynamique et original essai d'Yves Pagès, *Les Chaînes sans fin. Histoire illustrée du tapis roulant*, qui parvient à styliser une des aventures les plus visibles, mais aussi les moins connues, de notre modernité surmenée. Et de ses cadences infernales, entre production et consommation. Engouement et défiance.

Éd. Zones, 20 €.

Lire l'intégralité de la critique

r « Les Chaînes sans fin »

“L'Espérance”, de Corine Pelluchon

Accéder à l'espérance requiert d'avoir perdu tout espoir... Cela pourrait être un précepte chrétien, ou la morale d'une fable. C'est la trajectoire existentielle, sensible et subtile, que révèle Corine Pelluchon dans son nouvel essai, L'Espérance, ou la traversée de l'impossible, placé sous le signe de Georges Bernanos et de Charles Péguy. La philosophe y poursuit sa réflexion éthique exigeante sur la cause animale et environnementale. Plus que jamais engagée dans une vie incarnée, la sienne, marquée par l'expérience répétée de la dépression : « J'ai expérimenté le déclin de mes forces, le retrait de ma volonté de vivre, l'incapacité de me défendre », confie sans pathos Corine Pelluchon. Avant d'ajouter : « L'espérance est le désespoir surmonté ; elle est le retour à la vie. » Une force tout à la fois « discrète et puissante ». L'ouvrage mettra du baume au cœur à tous les lecteurs en proie à une angoisse généralisée, et en particulier à l'éco-anxiété, celle qui nous assaille quand « nous pensons aux catastrophes à venir »

Éditions Rivages, 18 €

Lire l'intégralité de la critique

r « L'Espérance, ou la traversée de l'impossible »

“Désir de printemps”, de François Walter

En 1841, le journaliste Louis Huard publie une Physiologie du flâneur, texte dans lequel il observe les promeneurs fouler les allées du jardin des Tuileries « dès qu'arrivent les premiers jours du printemps, dès que les tilleuls laissent entrevoir leurs jeunes feuilles verdoyantes ». Tous se dirigent vers « l'arbre du 20 mars », un marronnier qui, avant tous les autres, annonce chaque année le renouveau de la nature. Saison, habitudes sociales, floraison : le printemps invite volontiers à la description. Mais en dresser l'historique est plus compliqué. François Walter, professeur honoraire d'histoire à l'université de Genève, s'y attelle pourtant dans Désir de printemps. Histoire sensible d'une saison. S'il a déjà écrit sur les mois les plus froids (L'hiver. Histoire d'une saison, éd. Payot, 2014), l'exercice concernant le printemps s'avère plus épineux, reconnaît-il d'emblée : « Avant de constituer un objet d'histoire climatique ou sociale, écrit-il, la saisonnalité est une construction qui relève de la culture [...] Le printemps est d'abord un ressenti, un assemblage d'images subjectives, un réservoir de souvenirs, un exutoire d'émotions. »

Éd. Payot, 256 p., 23 €.

À lire aussi :

Écrire l'histoire du printemps ? François Walter relève le défi

“Le Discours philosophique”, de Michel Foucault

Couverture blanche. Titre noir : Le Discours philosophique. Et bandeau rouge pour vivifier l'ensemble : « Qu'est-ce que la philosophie ? Par Michel Foucault ». Il aura donc fallu attendre ce texte inédit de 1966 pour que l'archéologue des Mots et les Choses (1926-1984) réponde, enfin, sans détour à cette question cruciale ! En analysant, par exemple, la singularité du discours philosophique par rapport aux discours scientifique et quotidien, ou sa différence avec le régime de la fiction. En déchiffrant, encore, la rupture décisive opérée par Nietzsche, avec qui la philosophie a cessé d'être « cette grande allégorie de la profondeur » consistant à « énoncer l'être ou l'homme » ou à « découvrir ce qui est caché », pour devenir « diagnostic » du présent, transformant dans le même mouvement le philosophe en « médecin de la culture » – mais sans aucune « mission de guérir », « ni d'améliorer les choses, ni d'apaiser les cris, ni de réconcilier »...

Éd. Seuil, 24 €.

Lire l'intégralité de la critique

r « Le Discours philosophique »

“Vladimir Jankélévitch”, de Françoise Schwab

« Il paraît même qu'à la Sorbonne il y a un philosophe qui vient de publier un livre intitulé Le Je-ne-sais-quoi et le Presque-rien ! » Ces cancanes colportés par un étudiant parisien en 1957, et rapportés par Clément Rosset, autre grand penseur du réel, en disent long... Moquerie, méprise, indifférence : parce qu'il détestait les chapelles, les systèmes, et s'intéressait à des notions jugées mineures ou désuètes, à des objets minuscules et évanescents, comme l'ironie, l'amour, le mensonge ou l'aventure, Vladimir Jankélévitch (1903-1985) dut toute sa vie composer avec une certaine marginalité, voire endurer une réelle solitude. « Je ne peux être démodé, puisque je n'ai jamais été à la mode », ironisait Jankélévitch, souvent humble, parfois amer, lorsqu'il se désolait de ne pas trouver d'éditeur. « L'époque et moi-même, nous ne nous intéressons pas. Je travaille pour le XXI^e siècle », siècle qui, assurait-il ailleurs, en viendrait à discuter ses « idées avec passion » ... L'historienne Françoise Schwab, son élève et amie, qui orchestre depuis 1985 l'édition de ses œuvres posthumes (une quinzaine), l'a pris au mot, en remettant aujourd'hui sur le devant de la scène cette figure éblouissante et si singulière, à travers une fervente et nécessaire biographie, Vladimir Jankélévitch. Le charme irrésistible du je-ne-sais-quoi

s Éd. Albin Michel, 400 p., 23,90 €.

À lire aussi :

Vladimir Jankélévitch, le philosophe du “presque-rien”, remis en lumière dans une biographie

“Sexe, amour et féminisme”, de Judith Coffin

Le « miracle de la littérature » selon Simone de Beauvoir ? « Une vérité autre

devient mienne sans cesser d'être une autre. J'abdique mon « je » en faveur de celui qui parle ; et pourtant je reste moi-même », affirmait la romancière philosophe dans un volume collectif, *Que peut la littérature ?* (1965). Et si cette vision intersubjective des lettres s'était forgée dans la matière même des vingt mille lettres de lecteurs, et lectrices pour les deux tiers, que l'autrice du *Deuxième Sexe* (1949) reçut, depuis les quatre coins du monde, jusqu'à sa mort, en 1986 ? Cette intense correspondance, ayant connu un pic après la parution des *Mémoires d'une jeune fille rangée* (1958), se révèle d'une extrême richesse pour saisir, sur fond de culture de la célébrité, la réception internationale de l'œuvre beauvoirienne, celle de l'existentialisme et de ses engagements politiques. Ou comprendre des questions féministes, comme le lien entre l'intime et le politique ou la sororité.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Marine Vaslin et Lorraine Delavaud, éd. Plon, 592 p., 26,90 €.

Lire l'intégralité de la critique

r « Sexe, amour et féminisme »

“Vivre pauvre”, de Laurence Fontaine

Au XVIII^e siècle, sur les routes du royaume de France, dans les villes et les campagnes, un petit peuple de vagabonds, porteurs d'eau, affaneurs, garçons drapiers, maçons, blanchisseuses, boutonnières, tireuses de corde, buandières ou domestiques tentait de survivre. Ils travaillaient ou chômaient, étaient parfois itinérants. Consubstantielle au travail mal payé et aux crises, la pauvreté rongea le royaume. Au point d'interpeller les élites : pour aider l'État à trouver des solutions, un concours fut même lancé par l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Châlons-sur-Marne, en 1777... Dans son dernier essai, le lumineux *Vivre pauvre*, l'historienne Laurence Fontaine, directrice de recherche à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), revient sur cet épisode, restitue les parcours des indigents de l'époque et décortique les raisons et les manifestations de la pauvreté endémique. Il y apparaît que bien des aspects du XVIII^e siècle, comme l'économie parallèle, les inégalités, le microcrédit ou la désocialisation, restent d'actualité quatre siècles plus tard.

Éd. Gallimard, coll. NRF Essais, 512 p., 24 €.

À lire aussi :

Du XVIII^e siècle à nos jours, une histoire de la fabrique des pauvres

“Poutine, l'Ukraine et les statues de Lénine”, de Dominique Colas

En béton ou en bronze, juché sur un piédestal en marbre ou en granit, Lénine, représenté bras levé, en costume, avec ou sans manteau, continue à être au cœur de l'Histoire. Dans un livre précis et extrêmement documenté, Dominique Colas, professeur émérite de science politique à Sciences Po et spécialiste de l'Europe de l'Est, relate les péripéties des statues du leader bolchevique en Ukraine, la chronologie des destructions et la signification idéologique des actes iconoclastes. Elles étaient des milliers, marqueurs de l'emprise communiste dans la région depuis la fin de la révolution russe, et elles ont été abat-

tues. « Leninopad », soit « chute de Lénine » : c'est le terme ukrainien qui désigne ces destructions qui ont suivi, par étapes, la dé-communisation du pays. À Kiev, après la révolution de Maïden, en février 2014, qui voulait instaurer un régime démocratique et se rapprocher de l'Union européenne, le mouvement iconoclaste s'est accéléré – contrairement aux régions séparatistes, une partie du Donbass et de la Crimée annexée dans la Fédération de Russie par Poutine, pour lequel Lénine est encore « l'auteur et l'architecte » de l'Ukraine.

Éd. Presses de Sciences Po, 144 p., 16 €.

“L'Œuvre-vie d'Antonio Gramsci”, de Jean-Claude Zancarini et Romain Descendre

Contrairement à bien d'autres figures de l'histoire du communisme, Antonio Gramsci (1891-1937) bénéficie d'une sorte de consensus qui le fait apparaître sinon comme un prophète, du moins comme un compagnon de route fréquentable. Le philosophe italien a pour lui d'échapper au discrédit dont est frappé le stalinisme, et d'avoir approfondi les théories marxistes. Le fait, aussi, d'avoir été emprisonné par le pouvoir fasciste dès 1926. Il est une référence de plus en plus citée par tous les bords politiques, à gauche comme à droite et même à l'extrême droite – par Jean-Luc Mélenchon, Christiane Taubira, Benoît Hamon, mais aussi Emmanuel Macron, Gérard Darmanin, Éric Zemmour, Marion Maréchal-Le Pen... Longtemps mal connus en France, en raison de traductions tardives, ses textes – Lettres de prison et Cahiers de prison – ont été partiellement abordables à partir des années 1970. Deux livres importants viennent récemment de les enrichir : en 2021, une anthologie des Cahiers de prison ; et, aujourd'hui, la magnifique biographie intellectuelle L'Œuvre-vie d'Antonio Gramsci, de Romain Descendre et Jean-Claude Zancarini, nourrie de traductions de textes inédits.

Éd. La Découverte, 568 p., 27 €.

À lire aussi :

Mélenchon, Zemmour, Macron... Mais pourquoi sont-ils tous fous d'Antonio Gramsci ?

“Pourquoi la guerre ?”, de Frédéric Gros

Le philosophe Frédéric Gros s'attache à comprendre les contours, les héritages et les similitudes de la guerre en Ukraine avec les précédentes : des équivalences qui autorisent précisément à parler du « retour » de la guerre ancienne, avec affrontement entre deux États, armement conventionnel et sièges de villes. Pour mener à bien sa réflexion, Frédéric Gros convoque tant l'histoire que la psychanalyse, la sociologie que l'anthropologie. Insistant sur l'incrédulité qui a saisi le monde au début de l'agression russe : son éventualité semblait tout bonnement inenvisageable. C'est que, après les guerres napoléoniennes qui avaient dévasté l'Europe, « l'état de paix y était présenté comme un objectif absolu, que la Sainte-Alliance entre les puissances avait aidé à atteindre, souligne de son côté Sylvain Venayre . Dans le « concert européen » qui se mit en place, toute guerre était une dissonance ».

Éd. Albin Michel, 162 p., 18 €.

À lire aussi :

Frédéric Gros, Sylvain Venayre et Stéphane Audoin-Rouzeau : trois intellectuels pour repenser la guerre

“Kafka”, t.1 et 2, de Reiner Stach

Huit mois après un premier volume consacré aux seules années 1910-1915 de la vie de Kafka (1883-1924), voici la suite du stupéfiant « portrait biographique à taille réelle » de l'écrivain pragois, brossé par l'Allemand Reiner Stach. Concernant le choix de commencer le récit de la vie de l'auteur du Procès par cette période brève et intermédiaire, le biographe s'expliquait dans la préface du précédent volume (sous-titré Le temps des décisions) : la question des sources a induit cet ordre peu académique, les années 1910-1915 étant les mieux documentées de la vie de Kafka, qui commençait alors à tenir son Journal et entretenait par ailleurs, en ces années, une correspondance assidue avec Felice Bauer, sa fiancée de Berlin. C'est alors, aussi, plus précisément au cours de la nuit du 22 au 23 septembre 1912, que surgit Le Verdict, véritable acte de naissance du prodige littéraire Kafka – une « éruption sans égale dans la littérature mondiale », écrit Reiner Stach. Qu'un travail biographique sur Kafka choisisse de bousculer la chronologie classique pour mettre au jour au plus vite cette déflagration ne fait qu'ajouter à sa pertinence.

Traduit de l'allemand par Régis Quatresous, éd. Le Cherche Midi, 992 p., 29,50 €.

Lire l'intégralité de la critique

s « Kafka, le temps de la connaissance »

“Les Structures fondamentales des sociétés humaines”, de Bernard Lahire

La sociologie souffre-t-elle d'un manque d'ambition ? Sombre constat que celui de Bernard Lahire, directeur de recherche CNRS (centre Max Weber/ENS de Lyon), qui jette un regard sévère sur sa discipline. Ou plutôt, sur ce qu'elle est devenue. Empruntant des chemins toujours plus étriqués, elle a fini par se couper des grandes questions existentielles qui agitent l'humanité. Émietée en une infinité de fragments, elle se serait appauvrie sur le plan théorique, jusqu'à s'enfermer dans des aires géographiques, des périodes historiques et des objets étroits. Hermétique aux conclusions de la biologie, elle a eu la présomption de croire qu'elle pourrait se suffire à elle-même. Dans Les Structures fondamentales des sociétés humaines, l'auteur relève un défi colossal : dessiner les grandes lois qui structurent toutes les sociétés humaines.

s Éd. La Découverte, 970 p., 32 €.

Lire l'entretien

Le sociologue Bernard Lahire : “Les sciences sociales ont renoncé à explorer les grandes questions des sociétés humaines”

“Mémoires terrestres”, de Vandana Shiva

Peu d'enfants ont le droit (ou la chance) de choisir leur propre prénom. Vandana Shiva a adopté le sien à l'âge de 11 ans, comme sa sœur Mira, tandis que leur frère Kuldip décidait de garder son prénom de naissance. Quant à son nom de famille, lui aussi fut le fruit d'un choix, cette fois de ses parents, anti-castes, qui décidèrent d'abandonner leur patronyme d'origine dans l'Inde de la lutte pour l'indépendance. Ils optèrent pour Shiva, comme le dieu de la mythologie indienne, parce que ce nom n'était « lié à aucune caste ». La liberté, de choisir, de refuser, de déranger, est inscrite au cœur des Mémoires terrestres de Vandana Shiva, née en 1952 dans les forêts de l'Himalaya, et c'est une Liberté avec un grand L, à la fois socle et boussole d'une vie vouée à l'écologie, à l'altermondialisme, à l'écoféminisme.

Éd. Rue de l'échiquier-Wildproject, 224 p., 22 €.

Lire l'intégralité de la critique

r « Mémoires terrestres »

“Sur la peinture”, de Gilles Deleuze

« Les ayants droit ont résisté aussi longtemps qu'ils ont pu », explique le philosophe David Lapoujade, qui vient d'établir l'édition du premier volume, Sur la peinture, plus de vingt ans après celle des trois ouvrages posthumes de textes, entretiens et lettres de Deleuze. « C'est une étape importante dans la réception, se réjouit, sans dévoiler le calendrier de parution des autres volumes, Thomas Simonnet, directeur des éditions de Minuit, où la majorité de l'œuvre deleuzienne est publiée. Les cours, disséminés, étaient devenus le support de retranscriptions et traductions erronées. On se devait de proposer une édition rigoureuse, dotée de notes, sur laquelle les éditeurs étrangers, et les professeurs, pourront s'appuyer. » Proche et spécialiste de Gilles Deleuze, David Lapoujade a réalisé un travail d'orfèvre pour préserver la musicalité du cours en la délestant des « interjections, hésitations ou incorrections de la langue parlée qui auraient nui à la lisibilité du texte. Deleuze ne recourt pas à une langue technique : le sens passe par ses intonations, les effets de dramatisation de sa voix, qui déjoue toute posture mandarinale, toute intimidation par le savoir »

r Sur la peinture, cours mars-juin 1981, préparée par David Lapoujade, éd. de Minuit, 352 p., 26 €.

À lire aussi :

Les cours de Gilles Deleuze à Vincennes enfin retranscrits : “Laissez-vous aller, vous comprendrez plus tard”

https://focus.telerama.fr/2023/12/12/0/0/1500/1000/1200/630/60/0/d3a5c02_1702399721370-auteurs-essais.jpg/webp

https://focus.telerama.fr/2023/12/12/0/0/1500/1000/1200/630/60/0/d3a5c02_1702399721370-auteurs-essais.jpg/webp

par Gilles Heuré, Juliette Cerf



LIVRES

ACTUALITÉS

■ **Paulin ISMARD, *Le miroir d'Œdipe. Penser l'esclavage*, Éditions du Seuil, Paris, 2023, 224 pages, 23 euros.**

« Exhumer les voix des esclaves » et « écrire une histoire des esclaves qui rende sensible la texture de leur silence » (p. 87) telle est l'ambition de Paulin Ismard dans ce nouvel ouvrage. Elle se concrétise dès l'introduction qui rappelle l'esclavage comme étant un « fait social total », mais qu'il convient de sortir du seul prisme des institutions. Ce livre développe une pensée de l'esclavage plutôt qu'une pensée *au sujet de* l'esclavage. C'est ainsi que le plan de l'ouvrage propose un cheminement à travers l'empreinte de l'esclavage dans l'imaginaire des sociétés grecques autour de six chapitres.

Le premier chapitre vise à relire les fondements de la philosophie grecque, à travers plusieurs personnages, notamment celle du Thalès de Platon dans le *Théétète*. Il s'agit de comprendre « l'activité philosophique à la manière d'une scène dans laquelle cette esclave [qui se moque de Thalès] tiendrait toute sa place et où son rire se ferait entendre ». Au bout de cette analyse, il apparaît que la liberté des philosophes n'est éclatante qu'au miroir de l'esclavage dont elle constitue la polarité contraire.

Le deuxième chapitre, intitulé comme l'ouvrage, « Le miroir d'Œdipe » se focalise sur le mythe œdipien analysé de façon multiscalaire : à la fois le mythe en tant que tel en accordant toute la place au rôle de l'esclave, mais aussi en revenant sur l'acception par la psychanalyse en dénonçant l'absence et l'invisibilisation du rôle, pourtant important, de l'esclave dans ce mythe.

Le troisième chapitre, « Un autre, mais lequel ? » a pour objectif d'étudier les représentations athéniennes de l'apparition de l'esclavage. L'auteur reprend un passage du livre VI des *Histoires* d'Hérodote, peu connu mais pourtant étiologique, pour revenir sur cette question. Il s'agit de l'épisode du « viol des filles d'Athènes », raconté par Hérodote, et commis sur l'île de Lemnos par les

Pélasgiens.

Le quatrième chapitre « Des esclaves inventent le théâtre documentaire » permet à l'auteur d'étudier la « révolte servile » d'Enous en Sicile tout en questionnant le problème du regard de l'historien et des sources sur cet épisode, qui s'avère plus qu'une simple révolte. Grâce au changement de regard opéré par P. Ismard, il est possible de donner toute sa place à la voix de ces esclaves et de révéler ce qu'est ce moment : « un soulèvement qui crée son propre espace-temps et sa propre expérience politique ».

Le chapitre cinq, intitulé « Organologie » cherche à démontrer, notamment à travers la *Politique* d'Aristote, que le simple corps du maître contient en lui-même l'esclave. L'esclavage apparaît comme un *organon*, soit tout à la fois un instrument et un organisme de son maître. Ainsi, P. Ismard démontre que dans la pensée grecque, l'esclavage est tellement lié à la figure du maître, que l'un et l'autre pourraient en venir à se confondre par certains aspects.

Enfin, le sixième et dernier chapitre, « Dans cette mort où se tiennent les vivants » propose une définition de l'esclavage au sens large permettant de sortir de l'éternelle analyse institutionnelle : l'esclavage comme « sur-vivance ». Ces pages permettent d'aborder une réalité quotidienne de l'esclavage, qui peut être née (les esclaves nés de parents esclaves), mais qui peut aussi être malheureusement acquise et dans ce cas l'esclavage est une mort (comme Callirhoé). L'esclavage est alors « vie dans l'état de mort, forme de mort dans la vie, vie par-delà la mort » (p. 155).

La conclusion retrace rapidement les apports de l'ouvrage qui sont multiples et marqués par une approche innovante. Il s'agit tout d'abord d'une réflexion érudite sur la scénographie imaginaire de la cité classique, qui institue une communauté d'individus libres, en la

séparant radicalement des esclaves. De fait, l'imaginaire esclavagiste athénien s'embarrasse moins de justifier le recours aux esclaves, qu'il ne pense et raconte le monde à *travers* l'institution esclavagiste. Cette perception de l'imaginaire esclavagiste se retrouve également dans les « entre-lectures » insérées par l'auteur au gré des chapitres, autour de figures comme Thomas Sutpen, Cyrus et Edgar Poe, ce qui permet de croiser les regards et les réceptions.

Ce livre témoigne de l'exigence qui « s'impose à tous les historiens de l'esclavage » d'après P. Ismard : celle d'écrire une histoire des sociétés qui fasse entendre le point de vue des esclaves et qui prenne en compte leur puissance d'agir en dépit de la domination qu'ils subissent. Faire l'histoire de l'esclavage qui perçoit l'expression de la voix de l'esclave permet de questionner le rapport que chacune et chacun entretient avec l'Antiquité, d'autant plus que, comme le rappelle l'auteur, nous imaginons la cité classique spontanément depuis la position des citoyens et des maîtres, et de non de celles des esclaves.

Noémie LEMENNAIS



Pour un futur en bonnes intelligences

ESSAIS Deux ouvrages viennent nourrir la réflexion sur le bon usage de l'intelligence artificielle, à l'heure où son développement incontrôlé bouleverse le monde.

Toutes les intelligences du monde. Animaux, plantes, machines, de James Bridle, traduit de l'anglais par Cyril Le Roy, Seuil, 464 pages, 25 euros
Intelligence artificielle, intelligence humaine : la double énigme, de Daniel Andler, Gallimard, 432 pages, 25 euros

Comment penser l'intelligence artificielle (Deep Blue, ChatGPT) ? S'agit-il de définir au préalable l'intelligence, dont le propre est pourtant de dépasser ses propres limites et d'établir de nouveaux rapports entre les choses et les êtres ? Pourquoi même ne pas parler d'intelligences au pluriel, comme le suggère James Bridle dans son dernier ouvrage ? Dans « *le monde plus qu'humain* » qu'il présente, l'artiste et penseur de la technologie propose de penser cette dernière à partir de la multiplicité des formes d'intelligence dans le vivant, pour « *parvenir à plus de justice et d'égalité pour tous les habitants de la planète : humains, non-humains et machines* ». Koko la femelle gorille a appris plus de mille mots de la langue des signes, les poulpes s'évadent subtilement de leurs enclos, les arbres échangent des informations, certaines plantes extraient des métaux des sols... L'intelligence est bien une manière de vivre et de développer les relations avec les milieux naturels et sociaux. « *Si toute intelligence est écologique, c'est-à-dire enchevêtrée, relationnelle et inscrite dans le monde, alors l'intelligence artificielle nous offre un moyen très concret de composer avec toutes les autres intelligences qui habitent la planète et s'y manifestent.* » À condition de reprendre le contrôle de ses usages et de les détourner des cupidités et irresponsables recherches de profit à court

terme. Nous sommes en effet, selon Bridle, menacés par son développement incontrôlé, notamment lorsqu'elle ne sert qu'à atteindre toujours plus de matières fossiles au détriment de toute responsabilité écologique. Ou encore lorsque les algorithmes d'ingénierie financière bouleversent le cours des matières premières et ruinent pays et habitants. « *Peut-on réellement parler d'intelligence lorsque l'objectif est non seulement de continuer, mais d'intensifier et d'optimiser une telle folie ?* »

Philosophe et mathématicien, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, Daniel Andler évoque, lui, dans son ouvrage la double énigme de l'intelligence : si elle est la marque d'un rapport au monde, elle est toujours inachevée. « *L'intelligence humaine continue de dicter l'ordre du jour de l'intelligence artificielle.* » En dépit de ses développements récents, l'IA ne peut, selon lui, pas atteindre son objectif d'égaliser l'intelligence humaine dans ses capacités d'adaptation au monde.

La question se pose du partage entre bien commun et recherches privées.

L'auteur interroge ensuite les enjeux éthiques. Les deux ouvrages posent en définitive la question du partage entre bien commun et recherches privées. Comment contrôler les entreprises et orienter les innovations ? « *Les deux domaines les plus profondément touchés par les progrès de l'intelligence artificielle sont le travail et la démocratie elle-même* », conclut Daniel Andler, pour qui les systèmes de surveillance et l'automatisation croissante et aveugle des métiers sont de véritables menaces. Reprenant les mots d'un économiste du Massachusetts Institute of Technology (MIT), Daron Acemoglu, il suggère « *une stratégie reposant sur une intervention énergique des pouvoirs publics, agissant sur le plan du financement et de la direction morale* ». ■

NICOLAS MATHEY

LA CHRONIQUE PHILO DE CYNTHIA FLEURY



La lutte contre l'« ascholia »

● Jacques Rancière avait déjà mis le doigt dessus, dans un ouvrage essentiel intitulé *le Philosophe et ses pauvres* : qui peut philosopher si ce n'est celui qui peut assumer économiquement et culturellement la « *scholé* », ce « *loisir* » ou plus politiquement encore ce « *temps propre* » qu'il est possible de dédier à l'acte réflexif ? Qui, si ce n'est le plus libre d'entre nous, disons déjà le plus libéré des contraintes socio-économiques et des inégalités ? Paulin Ismard poursuit la charge dans *le Miroir d'Œdipe* (Seuil, 2023) en pensant l'esclavage, ce « *fait social total* » de la Grèce antique, qui ne lui est nullement spécifique, mais pour autant très structurel de son fonctionnement.

La pensée grecque n'est nullement « *esclavagiste* », en tout cas explicitement. C'est un implicite, presque un impensé de sa philosophie et de son régime politique. Et Paulin Ismard, dans la continuité d'une Nicole Loraux, de se livrer à une déconstruction de « *l'anthropologie de l'explicite* » du monde grec : laissons de côté un instant les banquets, le monde public et civique, les batailles ; basculons du côté des dénis et des refoûlés, des « *notions encombrantes* », des inconscients, pour poursuivre

Penser l'esclavage du côté des dénis et des refoûlés. Voilà une tâche pour qui veut faire entendre la voix des suppliciés.

l'inexorable tâche historique. Certes, Paulin Ismard montre bien que *le Théétète*, de Platon, n'oppose pas à proprement parler les hommes libres et les esclaves, au sens purement social du terme, puisqu'il oppose les philosophes, libres, au reste des hommes, esclaves ou citoyens qui

se comportent sans pouvoir réfléchir leurs actes et leurs formes de vie, autrement dit ceux qui sont soumis à l'« *ascholia* », un style de vie caractérisé par l'absence de temps propre et de pensée critique. « *Socrate, écrit Paulin Ismard, fait du lieu même dans lequel le statut de citoyen et la parole civique sont magnifiés – le tribunal – une caserne d'esclaves. Le peuple des orateurs de l'agora a pour vrai visage, en somme, une esclave thrace.* » **Même si la position socratique est transgressive, il n'en demeure pas moins qu'elle est sciemment aveugle** face aux conditions matérielles qui la rendent possible. Ce sera d'ailleurs une attaque régulière contre la philosophie que cette « *cécité* » devant la « *fin du mois* », alors même qu'elle pense l'éventualité d'une fin du monde. Revenons à l'esclavage dans le monde grec. Celui-ci ne repose pas sur l'existence d'une idéologie constituée, mais l'étude des textes de Platon, d'Hérodote, d'Aristote, de Diodore ou de Sophocle montre que, ni les mythes ni les discours ne remettent jamais en cause cette nécessité-là, même si elle demeure silencieuse. Décrypter le silence, ou plutôt la « *silenciation* », chercher l'implicite derrière les faits trop visibles, voilà une tâche pour l'historien qui veut faire entendre la voix des suppliciés et surtout leurs rémanences actuelles. ■



www.en-attendant-nadeau.fr L'essence de l'esclavage

L'esclavage est censé ne plus exister nulle part : tous les États membres de l'ONU s'y sont déclarés hostiles. Et pourtant on voit bien que certaines situations que nous admettons volontiers ne sont pas très différentes de ce qu'a pu être l'esclavage du temps où il était un statut juridique admis. Pour le penser, il faut donc résister à la tentation de projeter le présent sur le passé ou le passé sur le présent, comme l'entreprend l'historien Paulin Ismard dans *Le miroir d'Œdipe*. Contribuez à l'indépendance de notre espace critique

Paulin Ismard | *Le miroir d'Œdipe*. Penser l'esclavage Seuil, coll. « L'univers historique », 256 p., 23 €

L'évidence actuelle, quand est prononcé le mot esclavage, est de penser à la traite négrière des XVII^e et XVIII^e siècles, au commerce triangulaire avec ces centaines d'Africains entassés dans les cales d'immondes navires où beaucoup mouraient avant d'avoir vu les îles caraïbes. Nous ne pensons pas aux bateaux en plastique dont tant de passagers se noient avant d'avoir atteint les côtes européennes. Cela n'a rien à voir, nous semble-t-il, puisque ces migrants étaient libres de s'embarquer sur ces bateaux d'infortune. Nous préférons ne pas nous demander ce que vaut cette liberté supposée et nous dire que les femmes noires qui emmènent les enfants blonds des beaux quartiers glisser sur les toboggans des jardins publics, que ces femmes ne sont pas esclaves puisque, venues spontanément chez nous, elles sont munies de titres de séjour réguliers et convenablement payées par des employeurs qui ne se perçoivent pas comme des maîtres.

D'un autre côté, nous sommes bien conscients aussi que les formes modernes d'exploitation de migrants démunis ne peuvent être entièrement assimilées à de l'esclavage. Les différences ne sont pas négligeables, à commencer par la violence que s'autorisaient les gros propriétaires et qui pouvait aller jusqu'à un droit de vie et de mort comparable à celui que nous avons sur nos animaux de compagnie – sans parler du viol ordinaire qui, pour n'avoir pas été une négation de l'humanité des prisonnières, n'en était peut-être que plus odieux.

Des mots de cette sorte emportent tout un imaginaire qu'il est très difficile de surmonter. À nos yeux, l'esclavage, c'est la traite négrière entre l'Afrique et l'Amérique, et nous ne pouvons pas lire sans rage les explications que dans les années 1780 les défenseurs de l'esclavage opposaient à la Société des amis des Noirs de Condorcet et Grégoire. C'était, bien sûr, l'argument de la concurrence économique : supprimer l'esclavage dans les îles caraïbes ruinerait nos planteurs confrontés à la concurrence anglaise.

L'esclavage, ce fut aussi l'ordinaire de la plupart des sociétés antiques, ce à quoi l'Église n'a rien trouvé à redire même si elle a proclamé par la voix de Paul : « Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni homme libre, il n'y a plus ni homme ni femme, car tous vous n'êtes qu'un en Jésus-Christ » (Galates,

3, 28). Les évêques possédaient les esclaves que leur position sociale justifiait. Mais de quoi s'agissait-il sous ce nom ? Le mot grec est souvent oikètes, l'exact équivalent de notre domestique et nous pouvons penser aux valets de nos comédies – qui n'étaient pas toujours dûment payés : Dom Juan mort, Sganarelle n'aura pas ses gages. Nous pouvons aussi penser aux milliers d'esclaves crucifiés par Crassus après sa victoire sur Spartacus. Est-il justifié d'employer le même mot pour désigner les domestiques des citoyens d'Athènes et les hilotes de Sparte ou les dizaines de milliers d'hommes et de femmes que possédaient les richissimes Romains du temps de Spartacus ? Les Grecs ne le faisaient pas mais Paulin Ismard le fait, dans l'idée de penser ainsi l'essence de cette réalité globale nommée « l'esclavage ».

Dans le passage du Théétète où Socrate raconte l'anecdote de Thalès tombé dans le puits à force de regarder les étoiles, celle qui se moque du philosophe perdu dans les nuées est qualifiée de « jolie et charmante soubrette ». On peut certes supposer qu'elle a statut d'esclave mais ce n'est pas là-dessus qu'insiste Platon. Quand Hérodote (VI, 137) parle d'un temps où les Grecs n'avaient pas encore de « domestiques », on ne peut affirmer que « le mot oiketai ne peut se traduire que par esclave ». Là encore, c'est faire dire au texte autre chose que ce qu'il dit. Il n'est pas négligeable que les Grecs n'aient pas systématiquement mis en avant le statut juridique d'esclave de tel ou tel. On peut juger qu'il s'agit là d'un impensé, d'une dénégation ou d'une euphémisation – mais c'est justement celle-ci qu'il s'agirait de penser, ne serait-ce que pour s'interroger sur notre façon de concevoir la situation de personnes qui vivent chez nous dans des conditions auxquelles n'aurait pas eu grand-chose à envier la soubrette thrace qui se moque de Thalès. Mais il est plus rassurant d'éloigner de nous la réalité de l'esclavage en se polarisant sur la mémoire de la traite négrière. Quitte à oublier l'importance des esclaves d'État pour l'Athènes classique tout comme le statut servile des directeurs d'administration centrale sous l'Empire romain.

En s'appuyant sur l'Ajax de Sophocle, Paulin Ismard s'attarde à juste titre sur l'étrange statut des enfants de concubines serviles. La difficulté de leur statut tient au fait qu'il peut s'agir de princesses réduites en esclavage parce que faites prisonnières à la suite d'une défaite militaire. Tecmesse est née libre d'un père libre et riche mais elle est réduite en esclavage. Elle est cependant l'épouse d'un roi, en la personne d'Ajax. Néanmoins, ses enfants ont beau être d'un tel père, ils sont surtout fils d'une telle mère et n'auront donc pas droit à la citoyenneté après la mort de leur père ; ils seront ramenés au statut d'esclaves. Il est vraisemblable qu'en composant cette tragédie Sophocle ait eu à l'esprit la loi (attribuée à Périclès) qui « exclut de la citoyenneté quiconque ne serait pas né de deux citoyens ». Être esclave est donc un statut juridique, sans rapport constant avec la condition sociale. Dans la réalité de leur existence, Andromaque, la soubrette thrace et Spartacus n'ont à peu près rien en commun, hormis ce statut qui n'a pas le même sens pour eux.

Dans la Chine du XXI^e siècle, citadins et ruraux n'ont pas le même statut juridique, un peu comme les serfs et les bourgeois de notre Moyen Âge. Jusqu'à quel point peut-on comparer ces situations ? Aux États-Unis, l'obsession d'établir des classifications raciales conduit à considérer qu'est noire toute personne dont un ancêtre du XVIII^e ou du XIX^e siècle aurait été « de couleur ». On ne dit pas « noire » mais « afro-américaine ». Cette formule « politiquement correcte » révèle que l'enjeu n'est pas la couleur de la peau, qui peut

être aussi blanche qu'on voudra, mais l'éventuelle origine servile. Qu'un ancêtre sur seize, trente-deux ou soixante-quatre ait été esclave constituerait une tache indélébile. On retrouve là quelque chose qui rappelle l'affaire d'Ajax et de Tecmesse.

Conséquence de la traite négrière, cette association entre esclavage et racisme n'existait pas pour les Grecs anciens. Non qu'ils fussent moins racistes que d'autres peuples – même s'ils avaient moins d'occasions de l'être – mais parce que n'importe qui pouvait être réduit en esclavage, et plutôt des riches cultivés que des pauvres incultes : ceux qui se retrouvent prisonniers de guerre ou qui sont pris en otage par des bandits de grand chemin. Platon lui-même a été vendu comme esclave. Mieux vaut s'acheter quelqu'un d'apte à faire les comptes plutôt qu'un individu tout juste capable de balayer la cour. Cela a plus de valeur sur le marché, à l'achat comme à la revente.

En 2021, Paulin Isnard codirigeait un volumineux travail collectif consacré aux mondes de l'esclavage . Même si l'on peut lui reprocher d'essentialiser « l'esclavage », son livre est loin d'être dénué d'intérêt. Un chapitre particulièrement inattendu explore la manière dont des esclaves ont inventé le théâtre documentaire : leurs spectacles de mime pouvaient avoir une force émancipatrice comparable au théâtre de Piscator dans l'Allemagne de 1925. Il reprend ainsi à son compte l'hypothèse de Jean-Pierre Vernant selon laquelle le thème philosophique de la mimésis pourrait dériver du genre théâtral du mimos . Il est aussi très stimulant de penser l'esclave comme vivant dans une sorte de mort.

Un des aspects les plus intéressants de ce livre se résume dans la formule « la politique fait de l'esclavage son refoulé », qui complète cette évidence banale pour les Grecs eux-mêmes : on ne peut pratiquer la démocratie ni mener une réflexion philosophique si l'on doit travailler. Il faut donc que d'autres travaillent. Mais sont-ils forcément de condition servile ? Voir la liberté dans le miroir de l'esclavage ou considérer que la philosophie s'efforce de le conjurer, c'est encore essentialiser « l'esclavage ». Mais il est incontestable que cela pose un des problèmes les plus troublants de la pensée politique : le fait que l'on ait pu accepter l'existence d'un statut servile alors même que l'on proclamait l'égalité des citoyens. La question se pose aussi à propos du rejet des femmes hors du champ politique, rejet qui paraissait aller de soi pour les plus avancés des républicains, les plus favorables à un scrutin universel – sans les femmes. Celles-ci étaient-elles esclaves ? Domestiques comme Bécassine ?



https://www.en-attendant-nadeau.fr/wp-content/uploads/2023/11/960px-Medaillon_en_porcelaine_tendre_Manufacture_royale_de_Sevres_1789.jpeg

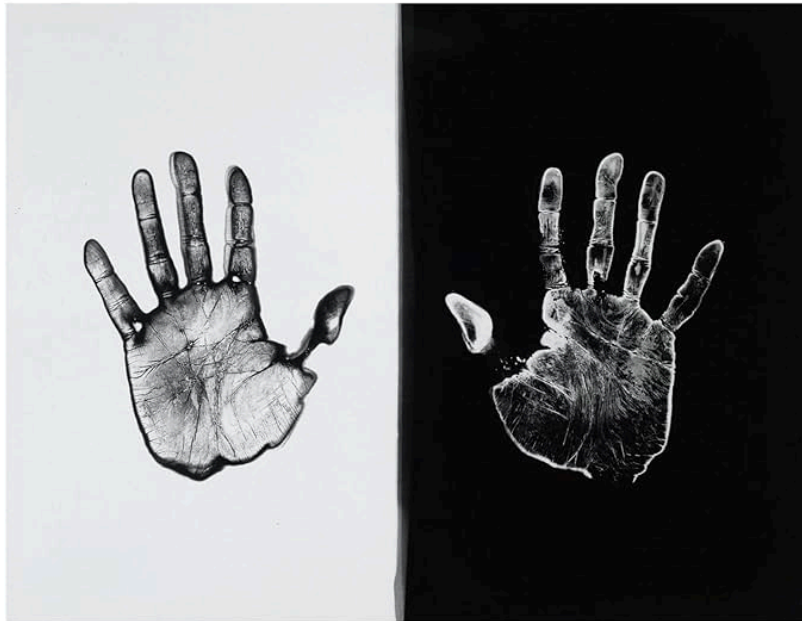
Médaille « Ne suis-je pas un homme, un frère ? », porcelaine tendre, Manufacture royale de Sèvres (1789) © CC BY-SA 4.0/Musée national Adrien Dubouché /WikiCommons

PAULIN
ISMARD

LE MIROIR D'ŒDIPE

Penser l'esclavage

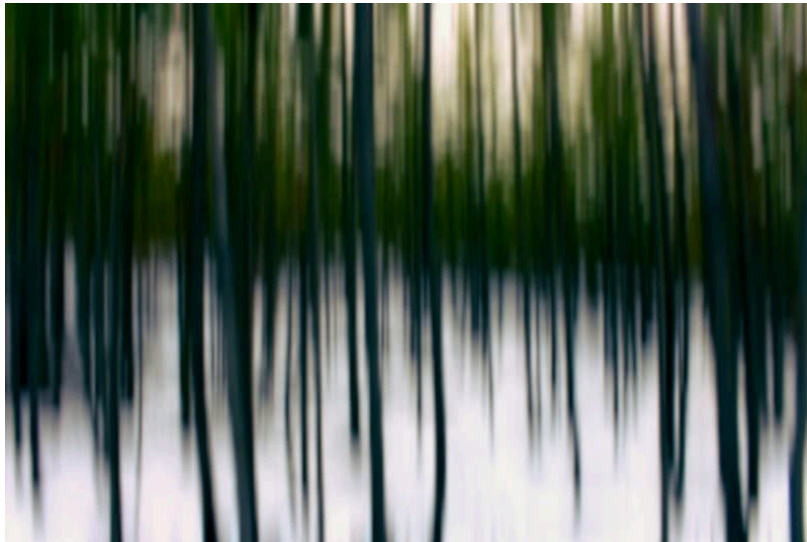
L'UNIVERS **UH** HISTORIQUE
SEUIL



https://www.en-attendant-nadeau.fr/wp-content/uploads/2023/11/71Q3Nm-JddL_AC_UF8941000_QL80.jpg



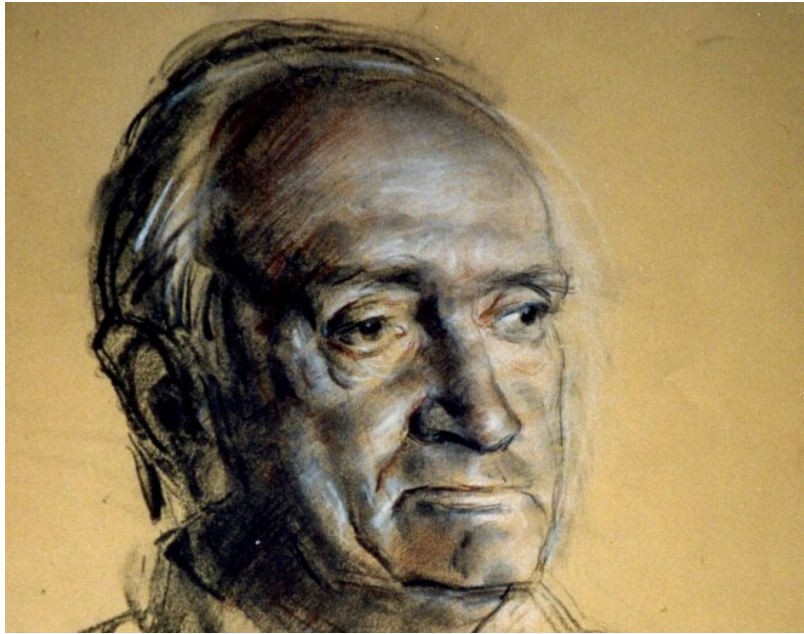
https://www.en-attendant-nadeau.fr/wp-content/uploads/2023/11/3337440393_a27b1b720d_c.jpg



https://www.en-attendant-nadeau.fr/wp-content/uploads/2023/10/51139553652_468560eecd_c.jpg



https://www.en-attendant-nadeau.fr/wp-content/uploads/2023/10/4942552015_c81df5415c_h.jpg



<https://www.en-attendant-nadeau.fr/wp-content/uploads/2023/09/Dessin-Del-Noce-e1697012652577.jpeg>



<https://www.en-attendant-nadeau.fr/wp-content/uploads/2023/08/Bernier-Ingres-1800-e1697012718202.jpg>

par Marc Lebiez



dont il tisse des livres solides et ajourés, d'une lumineuse sobriété. Son écriture si sûre, si scrupuleuse, agrippée au bras tangible des actes les plus héroïques comme les plus infimes, lutte secrètement contre elle-même, et de cette hésitation souterraine jaillit une immense émotion.

«*C'est le propre de la petite enfance que de laisser des images d'une précision absolue, mais dont l'adulte ne sait que faire : elles n'éclairent rien et font figure d'ornement littéraire dès qu'on les pose sur le papier*», regrette Marcel Cohen, vibrant de doute et d'humilité, mais propulsé par la nécessité de conférer personnellement, haut et fort, le titre de Juste à ces cinq âmes remarquables, disparues à leur tour. Tout sauf enluminures de surface, ses souvenirs morcelés, honnêtes, innervent au contraire les pages de son récit et le secouent de non-dits. À commencer par la tentation de l'invisibilité qui reste sienne, cet inéluctable mélange de pudeur et de lucidité propre aux plus hautes intelligences, abritant des fulgurances au creux de leurs silences. — **Marine Landrot**

| Éd. Gallimard, 192 p., 19€.

LE MIROIR D'ŒDIPE

PENSER L'ESCLAVAGE

ESSAI

PAULIN ISMARD

TTT

Si l'esclavage fut, dans la Grèce ancienne, un fait social total, imprimant au fer rouge sa marque sur l'ensemble de la société, modelant en profondeur les interactions et les modes de vie, les lois et l'économie, il n'a pourtant jamais été explicité par une doctrine d'envergure ni légitimé par un grand récit. Partout et nulle part, en somme... Cette subtile présence-absence, l'historien Paulin Ismard en fait l'énergie même de son essai-enquête *Le Miroir d'Œdipe*. Avant de devenir la clé de la psychanalyse et de la relation de parenté théorisée par Freud, le mythe d'Œdipe ne parlait en effet peut-être pas d'autre chose, en interrogeant secrètement l'hypothèse qu'Œdipe, recueilli par l'esclave berger de Laïos, soit lui-même un esclave... «*De fait, l'ignorance de son origine à laquelle est réduit Œdipe est aussi celle des esclaves. Comme tout esclave, Œdipe est un "non-né", car il ignore tout de sa parenté réelle. Plus encore, Œdipe est un*

survivant, dont l'existence se prolonge par-delà la mort, à laquelle deux fois il a été condamné», analyse Paulin Ismard, figurant les contours de cette mort sociale inhérente à la servitude. Et les inquiétantes questions qui en découlent : comment être mort et présent parmi les vivants ? L'esclave serait-il un zombie ? À qui appartient son cadavre ? Le maître ne risque-t-il pas de se laisser contaminer, incorporer ?

C'est dans les plis, «*entre les lignes ou dans la marge des textes les mieux connus, dans leur impensé ou à leur insu*» que Paulin Ismard déploie sa réflexion subversive, affranchie des usages savants traditionnels, nourrie de philosophie, d'anthropologie, de littérature (Poe, Faulkner, Glissant), d'histoire comparée — déjà au cœur des *Mondes de l'esclavage*, que le chercheur avait codirigé en 2021. Une «*patte*» créative, dialectique, que traduit, sur la couverture du livre, la somptueuse photographie noir et blanc d'Ugo Mulas, *Le Laboratoire. Une main développe, l'autre fixe. Le Miroir d'Œdipe*, ou la plongée dans un nouvel univers historique. — **Juliette Cerf**
| Éd. Seuil, coll. L'Univers historique, 226 p., 23€.

NEIGE SINNO TRISTE TIGRE

LE LIVRE ÉVÉNEMENT

Prix Femina
Prix littéraire du Monde
Prix des Inrockuptibles

Prix Blü Jean-Marc Roberts

224 pages - 20 €



©Hélène Bamberger/PO.L

PO.L

“ Un grand texte qui devrait être lu par tous. ”

Nathalie Crom, *Télérama*

Livres

Le tabou grec

Comment les Grecs voyaient-ils l'institution centrale de leurs sociétés qu'est l'esclavage ?

Le Miroir d'Œdipe. Penser l'esclavage Paulin Isnard
Seuil, 2023, 256 p., 23 €.

Comment les Grecs pensaient-ils l'esclavage ? Paulin Isnard relève le défi de répondre brillamment à cette question au moyen de six courts chapitres organisés autour d'une anecdote, d'un mythe ou d'un événement où interviennent Freud, Faulkner, Piscator ou Poe.

Imagine-t-on que l'on puisse qualifier d'esclave son antithèse absolue, le citoyen ? Platon comme Aristote le font sans hésiter, car seul est libre l'homme qui bénéficie de la *scholè*, l'absence de toute contrainte, privilège obtenu grâce à l'esclavage ; encore le philosophe, homme aisé, doit-il oublier la contrainte de gérer ses esclaves... Qui peut dire mieux qu'Œdipe la violence absolue de

l'esclavage qui « bouleverse les lois ordinaires de l'exogamie et de l'endogamie » sur lesquelles repose toute société ?

Le détour par Lemnos est fécond, qui oblige à se pencher sur la question insoluble des Pélasges (les premiers habitants de la Grèce). Paulin Isnard montre comment les Athéniens en font les responsables de l'invention de l'esclavage par les violences imposées aux femmes libres : en offrant aux prédateurs des corps esclaves, les Grecs protègent le corps libre en lui assurant une descendance légitime. D'où sortent tout à coup ces esclaves ? Qu'importe, en réalité, car ils viennent d'un Au-delà qui ne peut se nommer, ils sont l'Autre absolu. Comme le disent des actes d'affranchissement de Lemnos, l'esclave affranchi est « libre de partir, étranger



parmi les étrangers », manière lumineuse de dire qu'esclave, il se situait au-delà de cet Autre qu'est déjà l'étranger. Les révoltes serviles qui s'enchaînent entre le 1^{er} et le début du 1^{er} siècle av. n. è. remettraient-elles en cause l'institution elle-même ? La question n'est pas tranchée mais l'important ici est que le

chef de la révolte sicilienne, Eunous, fait représenter sous forme de mimes la révolte elle-même, faisant entendre la voix de ceux qui n'en ont pas.

Par touches successives, quasi impressionnistes, émerge le non-dit des Grecs sur cette institution centrale de leurs sociétés. Un essai complexe, mais saisissant d'intelligence. ■

Maurice Sartre
Professeur des universités

Vieux et heureux ?

Deux ouvrages rompent avec le cliché de la « triste vieillesse ».

Être vieux dans le monde grec. De Solon à Philopœmen,
VI^e-II^e siècle av. n. è. Nadine Bernard
Ausonius, 2023, 440 p., 25 €.

Vieux, un Grec ne peut pas l'être
Véronique Boudon-Millot Les Belles-Lettres, 2023, 376 p., 19 €.

Il y a en Grèce autant de manières de vivre le grand âge que d'individus (peu nombreux) accédant à ce privilège. L'enquête de Nadine Bernard souligne que les vieux dans le monde des cités ne sont pas un groupe social déterminé, à la manière de nos retraités. Ils ne forment pas non plus une catégorie d'âge. S'il existe des classes d'âge qui opposent les éphèbes à leurs aînés, il est difficile de préciser à quel moment on franchit cette étape qui est la dernière d'une vie. Tout dépend de la situation des personnes, de leur santé, de leur genre, de leur milieu

socio-professionnel. Dans la maisonnée, la situation des vieillards, inspirant la pitié ou régnant en maîtres, est déterminée par leurs conditions matérielles d'existence. Au tribunal ou à l'Assemblée, à la guerre ou dans la vie religieuse, les engagements des plus âgés sont à la mesure de leurs ressources. Le vieil âge fonctionne comme « un miroir grossissant des inégalités, portées à l'extrême ».

Le livre de Véronique Boudon-Millot associe la première édition en français d'un texte de Galien sur le bien-être des personnes âgées et une réflexion sur le rapport à la vieillesse. La traduction est alerte ; l'essai stimulant. Le praticien de l'époque impériale définit les règles à suivre pour atteindre la meilleure santé



sénile possible. Ce régime, selon la théorie des humeurs, s'accorde avec la complexion froide et sèche de l'individu âgé : alimentation modérée, sommeil régulier, exercices physiques adaptés, massages et relations sexuelles. La pensée médicale antique ne rêve pas d'immortalité. Elle n'envisage jamais le grand âge comme une maladie et ne cherche pas à isoler les vieux de la vie sociale. D'où les encouragements à des activités : exercice d'un métier, fréquentation de l'agora, rencontre avec des amis, désir de s'instruire. La Grèce ancienne offre ainsi une singulière leçon à notre siècle. ■

Hervé Duchêne
Professeur émérite à l'université de Bourgogne